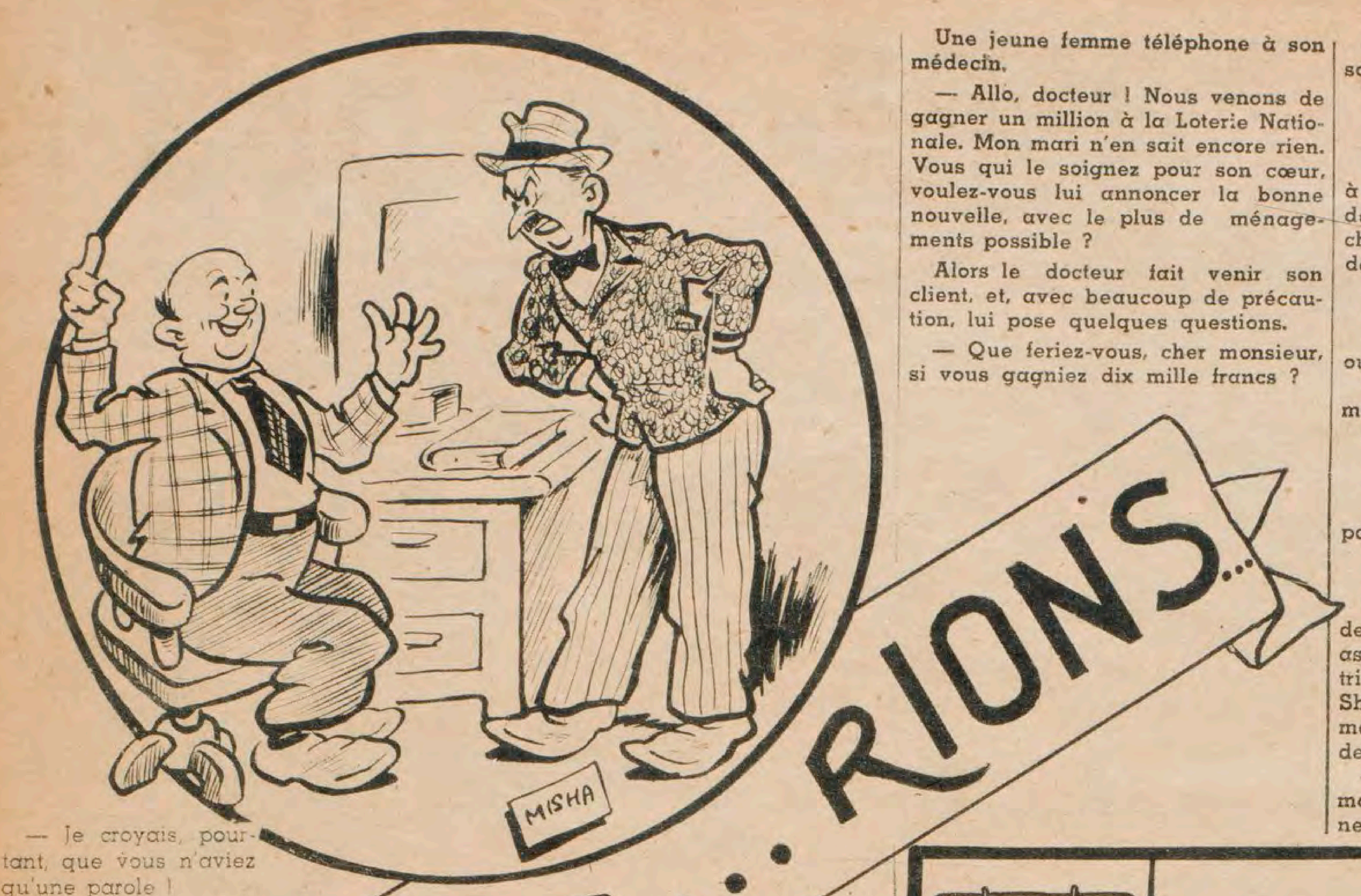

IMAGES
No. 619 — LE CAIRE (EGYPTE) 21 JUILLET 1941
P.T. 2
25 MILS
EN PALESTINE
NUMÉRO
SPÉCIAL
Une heure d'oubli



— Je croyais, pourtant, que vous n'aviez qu'une parole !
— Précisément... Alors, chaque fois que j'en ai besoin, je la reprends.

A LA FAÇON DE SPINOZA

Le petit Maurice travaille mais fait une figure soucieuse.

— Ça ne va pas ? demande papa.

— Non, avoue Maurice ; le professeur nous a parlé ce matin de l'Ethique et je dois faire une composition sur ce sujet, mais je n'ai pas compris.

— Je vais te donner un exemple, dit papa. Je suis dans la boutique, entre une cliente. Elle achète une paire de gants. Elle paye avec un billet de cent francs mais oublie de demander la monnaie que j'oublie de lui rendre. Je m'en aperçois lorsqu'elle est sortie. C'est là que se pose le problème éthique : dois-je, oui ou non... en parler à mon associé ?

* * *

L'HONNEUR EST SAUF

Voyons, garçon ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi, monsieur ?

— Regardez. Il y a une mouche dans le beurre.

— Excusez-moi, monsieur. Ce n'est pas du beurre, c'est de la margarine. Et puis, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas une mouche, c'est une punaise.

* * *

JOURNALISME

C'est un mot qu'il faut entendre, bien entendu, « cum grano salis » !

Un jeune débutant se présente, sans un mot de recommandation, à M. J.-Elie Bois. Il sollicite une petite place rue d'Enghien. Il se sent des dons, il a le feu sacré. Mais honnêtement, il prévient :

— J'ai dû quitter le lycée de bonne heure... des revers de fortune... je ne suis pas bachelier...

— Tant mieux, fait J.-Elie Bois, vous aurez moins à oublier !

* * *

CONVERSATION MONDAINE

— Chère Madame, être célibataire n'est rien.

— Ah ?

— Etre veuf... c'est quelque chose... Voir partir sa femme en voyage, recommander au chauffeur d'être prudent... et apprendre soudain qu'il y a eu accident... quel miracle !

— !...

— On est veuf... et innocent !

* * *

HISTOIRE INTELLIGENTE

Dans un compartiment de première classe.

— Pardon, monsieur, ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés à Vittel ?

— Je n'ai jamais été à Vittel.

— Moi non plus, d'ailleurs.

— Ce devait être deux autres messieurs alors.

* * *

FUTURS LIGUEURS

Le petit Jacques, âgé de sept ou huit ans, rentre à la maison, les vêtements en lambeaux.

Sa mère lève les bras au ciel.

— Tu t'es encore battu ! Avec qui ?

— Avec Robert.

— Il t'a bien arrangé. Il va falloir que je t'achète une nouvelle culotte.

— Oh ! si tu voyais Robert, je crois que sa maman sera obligée d'acheter un autre petit garçon !

* * *

LES SURPRISES DE LA LOTERIE

Si l'on prête beaucoup d'anecdotes à Tristan Bernard, celle que nous publions ici est réellement l'une des dernières que raconte le grand humoriste :

Une jeune femme téléphone à son médecin.

— Allo, docteur ! Nous venons de gagner un million à la Loterie Nationale. Mon mari n'en sait encore rien. Vous qui le soignez pour son cœur, voulez-vous lui annoncer la bonne nouvelle, avec le plus de ménagements possible ?

Alors le docteur fait venir son client, et, avec beaucoup de précaution, lui pose quelques questions.

— Que feriez-vous, cher monsieur, si vous gagniez dix mille francs ?

— Euh... je m'achèterais une petite voiture.

— Bien. Et si vous gagniez cent mille francs ?

— Mon Dieu, cent mille francs, je crois que je me ferais bâtir une maison à la campagne.

— Parfait. Et si... vous gagniez... un million ?

— Ah ! docteur ! Si je gagnais un million, je le partagerais avec vous.

A ces mots le docteur tombe raide mort de saisissement ! ! !

* * *

PEUT-ETRE LES DEUX...

Le professeur Marie, qui vient de mourir, était connu dans les milieux scientifiques et médicaux pour ses mots incisifs.

Un jour qu'un chirurgien de ses amis venait de proposer à l'une de ses parentes de pratiquer sur elle une délicate opération, la jeune femme s'écria :

— J'aimerais mieux mourir que d'être opérée...

Alors le professeur Marie avec un sourire :

— L'un n'empêche pas l'autre !...

* * *

BLOC-NOTES

Sacha Guitry n'a pu arriver encore à persuader sa jeune femme qu'elle devait inscrire sur un petit carnet les choses qu'elle aurait à faire le lendemain et jours suivants :

— Inscris donc... tu oublieras !

— N'aie pas peur !

— Tu verras que tu oublieras : tu oublies tout !

— Mais non, proteste-t-elle gentiment.

Alors Sacha :

— Mais si, et en voilà la preuve :

— Quelle preuve ?

— Tu oublies même que tu n'as pas de mémoire !

* * *

JEUNESSE

Un explorateur danois qui revient de l'arrière brousse brésilienne, où il assure avoir découvert les dernières tribus cannibales, disait à Bernard Shaw que ces anthropophages ne mangeaient jamais d'homme au-dessus de trente ans.

— Voilà, fit Shaw, le seul pays au monde où l'on aime vraiment la jeunesse !



— Le dentiste m'a pris vingt piastres pour m'arracher une dent.
— Et moi cinquante pour m'en poser une.
— Ben, si c'est la même, il a eu vite gagné son argent !...

HUMORISTE

Entre jeunes gens, on discutait du meilleur moyen de garder un pli parfait à ses pantalons.

— Moi, dit l'un, tous les soirs, je les mets sur un Larousse !

— Peuh ! fit l'autre, dont le pli était, en effet, impeccable. Rien de plus simple : placez avant de vous coucher votre pantalon sous votre matelas ! Pendant que vous dormez, votre poids refait exactement le pli !

— Croyez-vous ? interrogea dubitativement le premier. J'ai le sommeil si léger !

* * *

FIANÇAILLES

— Chéri, quand nous serons mariés nous partagerons tous les soucis... Je prendrai ma part des vôtres...

— Mais, mon aimée, je n'ai pas de soucis !

— C'est pour cela que j'ai spécifié: quand nous serons mariés, chéri !

* * *

HOMMES DE LETTRES...

— Comment gagnez-vous votre vie ? demandait l'autre jour X... au fils d'un riche industriel.

— Je vais vous dire... J'écris...

— Ah... parfait... Et dans quel journal ?

— Pas dans un journal... Mais à papa, quand j'ai besoin d'argent...

* * *

HISTOIRE MEDICALE

— Un docteur était poursuivi par une jeune femme en rupture de promesse de mariage. Un pharmacien fut chargé de déchiffrer les lettres d'amour envoyées par le docteur à la plaignante.

* * *

CONFIDENCES

Première amie. — Je me demande comment vous obtenez si facilement de l'argent de votre mari.

Deuxième amie. — Oh ! c'est bien simple. Je fais venir maman. Et, au bout de quelques jours, je dis à Robert que je veux la reconduire chez elle. Aussitôt il s'offre spontanément à m'avancer les fonds nécessaires.

* * *

HELAS !

A la suite d'une violente discussion entre deux hommes connus, quelqu'un disait à celui dont il partageait l'avis :

— Les honnêtes gens seront pour vous.

— C'est bien ce que je crains, répondit l'autre : il y en a si peu !

* * *

ROMANCIER

Guibollard commence un roman. Car Guibollard s'est mis en tête d'écrire. Il lit ses premiers chapitres à un ami :

« Minuit cinq sonnait à l'horloge du château... »

L'ami l'interrompit :

— Mais une horloge ne peut pas sonner minuit cinq.

Guibollard, un moment démonté, réfléchit, puis :

— Pardon ! si elle avance.

* * *

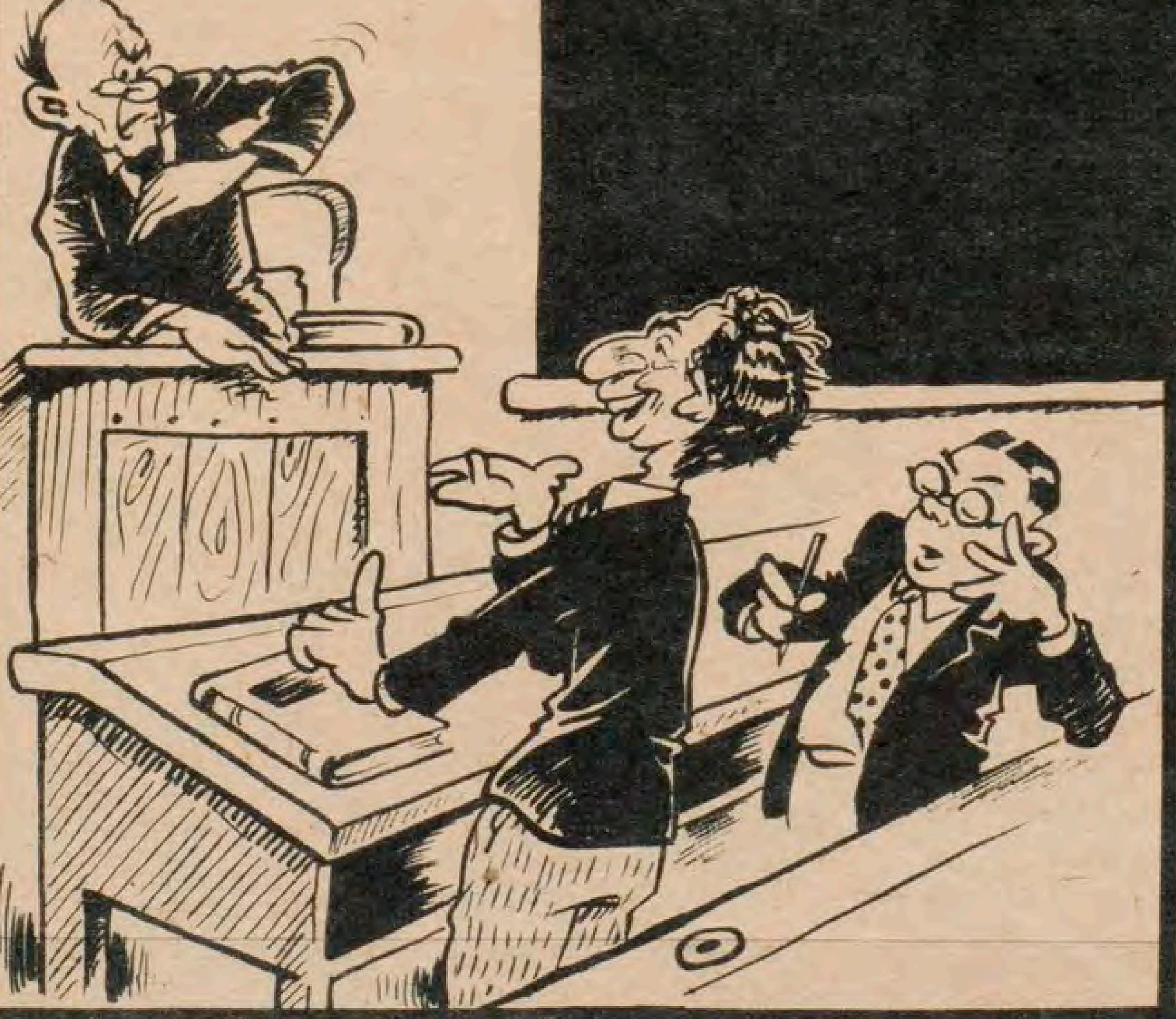
EXCUSE

Calino rencontre un ami sur les boulevards, se précipite, et lui prenant les mains avec effusion :

— Ah ! mon cher, que je suis content de vous voir... Imaginez-vous que l'on m'avait dit que vous étiez mort et qu'il m'a été absolument impossible d'aller à votre enterrement. Vous ne m'en voulez pas ?...



— Tenez, cher ami, prenez donc cette lampe pour vous éclairer en descendant... Vous me la remonterez quand vous serez en bas !





— Oui, il raconte à tout le monde qu'il est sorti le premier du lycée.
— C'est vrai, on l'a mis à la porte le troisième mois.

Le professeur. — Si je vous prête de l'argent, vous êtes mon débiteur, et si c'est vous qui m'en prêtez, qu'est-ce que vous êtes?
L'élève. — Un imbécile !

— Pourquoi que tu ne vas pas à l'école ?
— J'sais pas lire...

En ces temps très anciens...

Cela se passait dans des temps très anciens...

Un beau jour d'été on décidait de partir et l'on partait. Les routes du monde étaient ouvertes à tous, et elles étaient si belles ces routes, chacune avec son paysage, sa lumière et son but. Le voyageur s'arrêtait ici et là, dans un pays ou dans un autre, au gré du caprice. Les frontières n'étaient pas fermées et les hommes ne se haïssaient pas. On tâchait que la vie fût la moins mauvaise possible, cette vie si courte, en vérité, et dont il eut été fou de compliquer le cours.

Dans ces temps très anciens, il existait une civilisation qui avait fait ses preuves, ayant marqué une étape importante dans l'évolution de l'homme. Tout n'était pas parfait, mais rien n'était si imparfait que cela. Il y avait des riches et des pauvres, et ceux-ci et ceux-là s'arrangeaient tant bien que mal pour se supporter et même, à l'occasion, s'entr'aider.

Dans ces temps très anciens, une élite de penseurs méditait avec prudence et offrait aux rêveries des hommes de quoi occuper leurs loisirs avec distinction, et il en résultait des préoccupations d'une qualité assez relevée.

C'était un bien bon temps que celui où les matins étaient toujours jeunes et les soirs toujours un peu romantiques, le temps où l'amour avait un sens, où la joie se faisait de tout un aliment, où la tristesse, elle-même, avait la valeur d'un excitant.

Mon Dieu, comme ce temps est loin, qui fut si agréable et si doux à vivre ! Car la vie apparaissait alors comme un miracle quotidien. Pensez donc ! Vivre, c'est-à-dire respirer l'air de Dieu, lever des yeux toujours émerveillés vers les cieux purs ou orageux, respirer une fleur sur sa tige, manger un fruit encore embué de rosée, marcher sur des routes libres, fendre à toute vitesse, au volant d'une voiture, l'espace grisant, ou se livrer aux subtils travaux de l'esprit, ou encore de servir de ses mains pour créer de la beauté ou de l'utilité. Vivre avait un sens, un sens prodigieux ! On n'était pas tenu à penser sur ordre, à produire sur commande. Les hommes avaient de la liberté une notion assez précise pour qu'elle ne fût un obstacle à personne, une entrave à rien.

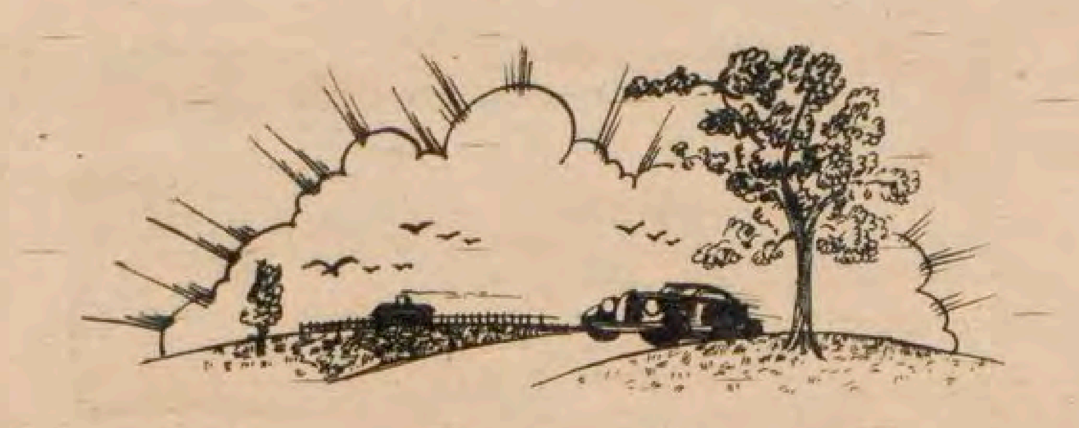
En ces temps anciens, on se plaignait évidemment que le bonheur fut difficile, et on ne savait pas qu'on était heureux ! Le monde s'ouvrait à l'imagination des hommes avec ses trésors variés, ses passions, ses merveilles, et un ordre immuable qui avait pourtant ses



caprices et ses fantaisies. Quand on pense à ces temps abolis, on se dit que l'humanité est entrée définitivement dans une ère de malheur. On cherche, en vain, à capter un reflet de ce qui fut, et l'on ne tient, hélas ! entre les mains que l'ombre d'une ombre et l'on marche entouré de fantômes exsangues.

Dans ces temps anciens, on se plaignait déjà et on regrettait les temps plus anciens, quand la vie était moins compliquée et les hommes plus simples. Loin de les faire avancer, les étapes du temps embarrassent les pas des humains en augmentant leurs soucis et en leur suscitant des pièges de séduction. Pour être parvenus à l'étape qui est nôtre, nous sommes plus lourds d'angoisse et comme visités par le sombre visage du désespoir. Ce que chacun, s'il ne renie pas son âme, doit détester, c'est « le mal que l'homme a introduit dans la création », et aussi l'enchevêtrement mortel d'intérêts, autour de quoi, comme autour de vipères invisibles, les cœurs se déchirent et les volontés se trahissent... Dans les temps anciens, les riches moissons d'or servaient à des hommes jeunes et forts marqués pour la vie et que la méchanceté des tyrans devait marquer pour la mort. Alors tout était naturel, si aisé, en comparaison de ce temps-ci où on ne sait plus qui aimer et à quoi s'attacher. Les temps anciens offraient, même le vent au baiser des lèvres, même la terre à l'étreinte des bras.

Qu'on ne croie pas que ces temps dont nous parlons n'étaient pas sérieux, ou uniquement occupés de plaisirs. Ils étaient graves aussi, mais à peu près normaux. Le temps n'a pas de réalité, ce sont les hommes qui le marquent et lui donnent sa forme et sa couleur. Les hommes d'alors s'estimaient, malgré leurs disputes ; les ambitions individuelles étaient petites et même les ambitions collectives ne dépassaient pas un cercle limité. La politique, art ou métier, tendait à des buts réels, possibles et sans extravagance, nous pouvons bien le dire aujourd'hui. Condition merveilleuse



pour créer une sorte de surnaturel humain exaltant. L'homme avait mille appuis en dehors de lui qui ajoutaient à sa force et à ses puissances d'amour. Qu'après cela, ou à cause de cela, il apparut léger et charmant, rappelons-nous le faux prestige des apparences. Ce monde disparu est aussi beau qu'un rêve.

Evoquons la sagesse réelle qu'il y avait dans la vie des hommes en ces temps anciens. Ils ne voulaient pas réformer le monde, mais essayaient d'en assurer la stabilité et la durée en applanissant les obstacles, en atténuant les défauts. C'était la tâche sérieuse, mais jamais tragique. Toute tragédie comporte un déséquilibre et c'est à le fuir que s'efforçait le bon sens des hommes.

Et puis dans ces temps légendaires, et malgré un commencement de relâchement, cette chose essentielle existait encore : la famille. Ornement le plus beau d'une civilisation épanouie. Lieu des drames les plus violents, certes, mais aussi des effusions les plus chaudes, école de dévouement et de tendresse. Le cœur social, c'est là seulement qu'il se formait, et nulle part ailleurs.

Comme tout s'éloigne jusqu'à ne plus former qu'un point à l'horizon de notre imagination ! Visions fragmentaires d'un temps dont nous ne savons presque plus s'il a existé. Parade pacifique de beaux soldats ; silhouette grise des navires compliqués qui sillonnent, avantageux, mystérieux et forts, toutes les mers du monde ; printemps légers, pleins de chants et de parfums ; automnes troublants — et les femmes aux bras des hommes, et les rondes d'enfants rieurs, et que sais-je encore !

Ces temps anciens, si anciens, peut-être un peu embellis — et qu'importe ! — par la fuite des jours, ces temps nostalgiques, si profondément enfoncés dans le passé, qu'ils étaient aimables ! Ils possédaient plus d'un secret de bonheur, aujourd'hui perdu.

Ces temps compréhensifs et riches de toute la chaleur des humains, ces temps empressés où l'on pouvait se mouvoir sans crainte des méprises, dans un climat d'illusion sentimentale, ces temps, comment en parler encore ? C'était... il y a si longtemps... en 1938...

GEORGES DUMANI

IMAGES UNE HEURE D'OUBLI

HITLER !

MISHA

LE LECTEUR QUI AVAIT OUBLIE LE NOM DU FUEHRER



Mohamed Mahmoud bey Khalil fait une promenade matinale sur la plage de Ras-el-Bar. Il porte un panama pour s'abriter des rayons du soleil. Le président du Sénat passe à peu près tous ses week-ends à Ras-el-Bar.



← Le retour du bain. « L'eau était bonne ce matin », dit l'un des baigneurs. « Espérons qu'elle sera encore meilleure demain », dit l'autre. La vie à la plage est faite d'espoir... et aussi d'oubli.



→ Hafez Afifi pacha, ancien ministre des Affaires Etrangères, passe actuellement quelques jours à Ras-el-Bar avec sa famille. Il a apporté avec lui sa pipe qui ne le quitte jamais.



← Bébé voudrait faire comme les grandes personnes et aller plonger dans la grande bleue. Maman lui explique gentiment qu'il est encore trop jeune. « Alors, je veux grandir vite », répond Bébé. Est-il bien sûr qu'il a raison ?

RAS EL BAR, Deauville égyptien

Avec une lenteur que, par les temps qui courent, on ne saurait mieux qualifier que de paisible, le launch *poussif défile devant les hôtels de Ras-el-Bar qui sourient à l'arrivant de leurs terrasses animées... Mon Dieu, comme on se sent loin de tout et particulièrement de la guerre ! En fait d'artillerie, il n'y a en vue que l'inoffensif canon dont la traditionnelle mission est d'annoncer avec une astronomique exactitude l'heure d'été « aux estivants ».*

Rien de changé en somme, ici, depuis les beaux jours de l'entre-deux-guerres. Il semble bien que le doux Henri de Régnier ait eu raison au propre comme au figuré en écrivant ces deux vers admirables :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le [sable
Sachant que tout est vain dans le temps [éternel.

*Devant ces constructions éphémères mais toujours renaissantes, on se sent malgré soi pénétré de sérénité. S'il est un article approprié au numéro que la charitable rédaction d'*Images *entend consacrer à soixante minutes d'oubli, c'est bien un article sur Ras-el-Bar.*

Vivre en paillote avec tout ce que cela comporte de renoncement au luxe, voire au confortable, n'est pas simplifier que ses habitudes, mais aussi son âme... Je sais que voilà un avantage que d'aucuns considéreraient payer trop cher s'il n'y avait pas d'autres compensations. Mais Ras-el-Bar jouit en outre d'un climat privilégié. Pas d'humidité déprimante, pas de moiteur désagréable... Sur la plage caressé par la brise, vous avez l'impression de respirer l'air d'Europe.

J'ai retrouvé avec délice cette impression qui rachète toutes les incommodités de Ras-el-Bar. Mais mon sentiment personnel ne me rend pas sourd aux réclamations et protestations qui fusent autour de moi dès le lendemain de mon arrivée.

Ces récriminations se multiplient cette saison, et c'est tout naturel. La situation... on pourrait presque dire militaire, fait que Ras-el-Bar connaît cette année un public d'élite, dont la majorité, avouons-le, n'est pas venue là de gaîté de cœur.

J'ai rencontré, ici, bien des dames distinguées qui, naguère, quand je vantais la vie en paillote dans ce coin de sèche fraîcheur, me riaient au nez en déclarant :

— Grand bien vous fasse, mais nous n'en goûterons jamais.

Bon gré mal gré, elles en ont goûté...

Cependant, les intéressés à la prospérité de Ras-el-Bar tueraient la poule aux œufs d'or en triomphant indolemment de ce succès qui ne saurait être que passager s'ils ne savent pas s'aider eux-mêmes.

Oh ! je sais bien que, quoi qu'on fasse, les mondaines, dès que les possibilités du choix seront offertes, préféreront Deauville et Saint-Sébastien à Ras-el-Bar. Mais combien d'entre nous partaient tous les ans et tout l'été outre-Méditerranée ?... et surtout combien le feront dans les années de réajustement économique par lesquelles s'ouvrira le nouvel après-guerre ?

Une magnifique occasion s'offre à cette plage si pittoresque de se classer parmi les toutes premières villégiatures orientales — et cela au prix d'un effort relativement modeste.

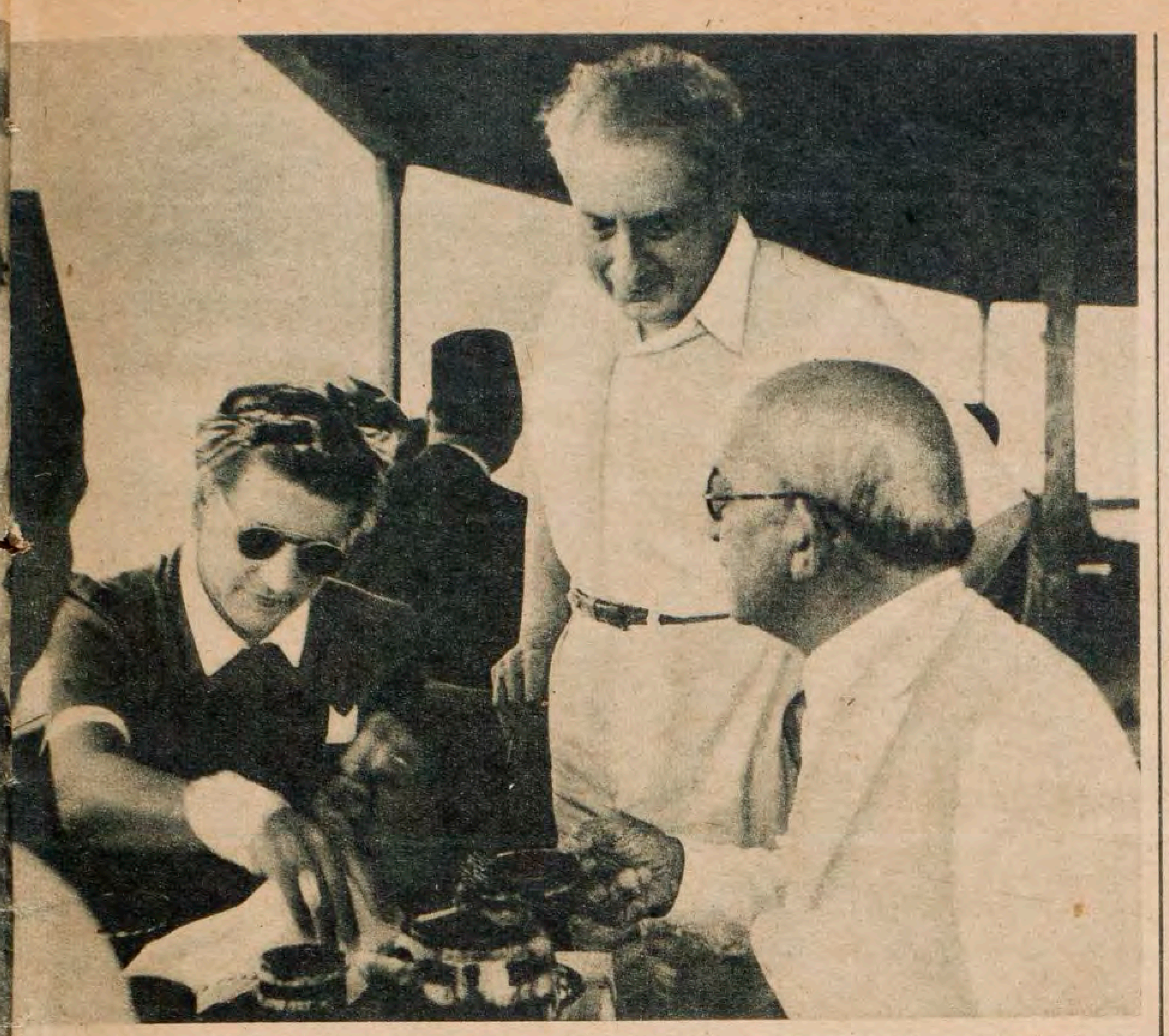
Remarquez que je n'exprime pas ici que mon opinion personnelle. Parmi ses visiteurs, en quelque sorte forcés, Ras-el-Bar s'est fait ou refait des amis, des amis clairvoyants autant que sincères et qui ne craignent pas de le critiquer pour son propre bien aux fins de réformes et d'améliorations.

Ecoutez, par exemple, ce que m'a dit Son Excellence Hafez Afifi pacha, qui est venu passer quelques jours ici avec sa famille :

— Il faudrait si peu de choses pour faire de Ras-el-Bar un endroit réellement délicieux. Car, notez-le bien, personne ne réclame de palaces à multiples étages. Nous admettons tous le principe de la paillote — qui permet de passer des nuits d'une si agréable fraîcheur — mais ledit principe ne s'oppose nullement à la recherche du confortable et de l'hygiène.

« Tenez, une petite chose (mais vous savez combien les petites choses contribuent à l'agrément ou au désagrément de l'existence) : les mouches... Il est scandaleux que dans un endroit comme Ras-el-Bar, si largement éventé, posé plutôt que construit sur un sable stérilisé chaque hiver par l'eau salée, on ne puisse éviter ce fléau. Imaginez, d'ailleurs, que toute la tuyauterie nécessaire pour l'installation d'un service d'eau et d'égouts est déjà à pied d'œuvre. On a arrêté les travaux à cause de la guerre. Mais le gouvernement ne pourrait-il faire une exception en faveur d'une villégiature d'une valeur inestimable surtout, justement, en temps de guerre et puisque le matériel est déjà importé et payé...

« Mais, même en attendant, de grands progrès pourraient être réalisés si l'on tenait la main à quelques mesures d'hygiène très simples, comme d'exiger la fermeture soigneuse des boîtes à ordures et la propreté méticuleuse des rues. La municipalité de Damiette qui réalise de si gros bénéfices du fait de Ras-el-Bar organiserait sans grand peine la surveillance nécessaire. Ne pourrait-elle aussi faciliter la promenade le long du Nil ? Il serait si simple — et si habile en même temps — de créer une piste de bois où l'on pourrait circuler à l'aise sans trébucher à chaque pas dans le sable. Les



Aly El Chamsy pacha prend le thé. A notre collaborateur, que l'on voit debout auprès de lui, il a déclaré que Ras-el-Bar était « un diamant dans sa cangue » et qu'un effort devrait être fait afin que la ville ne fût plus traitée en parente pauvre de Damiette.



Trois soldats britanniques prennent le frais au bord de l'eau. Comme tout le monde, ils apprécient la fraîcheur sèche du lieu. Tout à l'heure, ils seront fêtés par les estivants qui, à Ras-el-Bar, sont encore plus accueillants qu'ailleurs.

planches de Ras-el-Bar, à l'instar des planches de Deauville, qu'en dites-vous?... Mais il y a cent autres choses à faire. Seulement cette pauvre municipalité de Damiette n'est pas à la hauteur. Tenez, il faudrait détacher Ras-el-Bar de cet asservissement local, ou faire une entreprise nationale sous la direction d'un homme compétent à la disposition de qui l'on mettrait les crédits convenables — et ce serait semer pour récolter, soyez-en sûr. Or l'homme compétent, nous l'avons sous la main, c'est le maître ès tourisme Ahmed Saddik bey. Imaginez ce que deviendrait Ras-el-Bar entre ses mains... »

Même son de cloche chez S.E. Aly El Chamsy pacha, avec qui je prends le thé, quelques heures plus tard, dans la détente heureuse que crée la sèche fraîcheur particulière à Ras-el-Bar :

— Certes, affirme-t-il avec une autorité que justifie sa clairvoyance aussi bien économique que politique, certes, Ras-el-Bar, malgré tout son charme, demeure encore un diamant dans sa cangue. Il n'est pas juste d'en faire simplement, si je puis dire, la vache à lait de Damiette. Pensez que l'encaisse s'est élevée, l'année dernière, à quelque huit mille livres. Et Ras-el-Bar continue à être traité en pauvre parent.

Et Aly El Chamsy aussi prononce le nom d'Ahmed Saddik bey, magicien qui saurait faire à Ras-el-Bar un sort digne des attraits dont le pare la nature.

Je crois savoir, d'autre part, que S.E. Mahmoud Khalil bey qui vient ici tous les week-ends n'a pas caché une façon de penser identique à l'inspecteur en charge de la ville éphémère. Le président du Sénat s'est exprimé avec sa lucidité et sa vigueur habituelles pour réclamer l'amélioration des services publics... et autres.

Enfin, je rappellerai que S.E. Fouad Abaza pacha, grand voyageur pourtant devant l'Eternel, n'a jamais manqué de venir passer chaque année au moins quelques jours dans son cher Ras-el-Bar, dont il rêve de faire « la plage nationale ».

La plupart des hôteliers sont prêts à seconder les efforts que fera l'administration quand ils n'auront plus à s'épuiser à pallier ses défaillances. C'est ce que me soulignait l'un d'eux en me montrant l'immense filet déployé autour de sa terrasse, salle à manger pour protéger ses clients contre les mouches.

Est-il concevable qu'il n'y ait pas à Ras-el-Bar le moindre court de tennis ou terrain de criquet, qu'on n'y puisse trouver ni canoë, ni baladeuse, ni périssoire, que son branlant « trolley » aux voies insuffisamment développées soit encore à traction humaine et que le bateau qui le relie à Damiette fasse du six kilomètres à l'heure?

Ras-el-Bar, pauvre Cendrillon! Oui, je t'aime même dans l'humble condition où te réduit la marâtre Damiette, mais je n'en plaide pas moins ardemment pour qu'on permette à un magicien à défaut de fée d'accomplir la métamorphose dont tu es digne. Uni, un jour on dira les planches de Ras-el-Bar, comme on disait les planches de Deauville.

GASTON BERTHEY



Si, dans une certaine mesure, l'aspect général d'Alexandrie a changé ces derniers temps, les plages de la seconde capitale de l'Egypte continuent à offrir le même visage. Ce sont les mêmes poses allongées sur le sable. C'est, surtout, la même affluence de baigneurs, affluence que les raids ne semblent avoir nullement affectée.

A ALEXANDRIE

Est-ce parce que le photographe est dans les environs ? Ou est-ce par amour de la musique ? Ces jeunes gens ont organisé un concert en plein air. Les uns chantent, les autres jouent. Une jeune femme bat la mesure. Combien de musiciens rêveraient d'avoir un aussi charmant chef d'orchestre !



Face à la mer, ces trois baigneuses bavardent... Elles font des projets... Quand la guerre sera finie... nous ferons ceci... ou cela... Des rêves. Mais le poète n'a-t-il pas dit que le vrai sage est celui qui fonde sur le sable ?



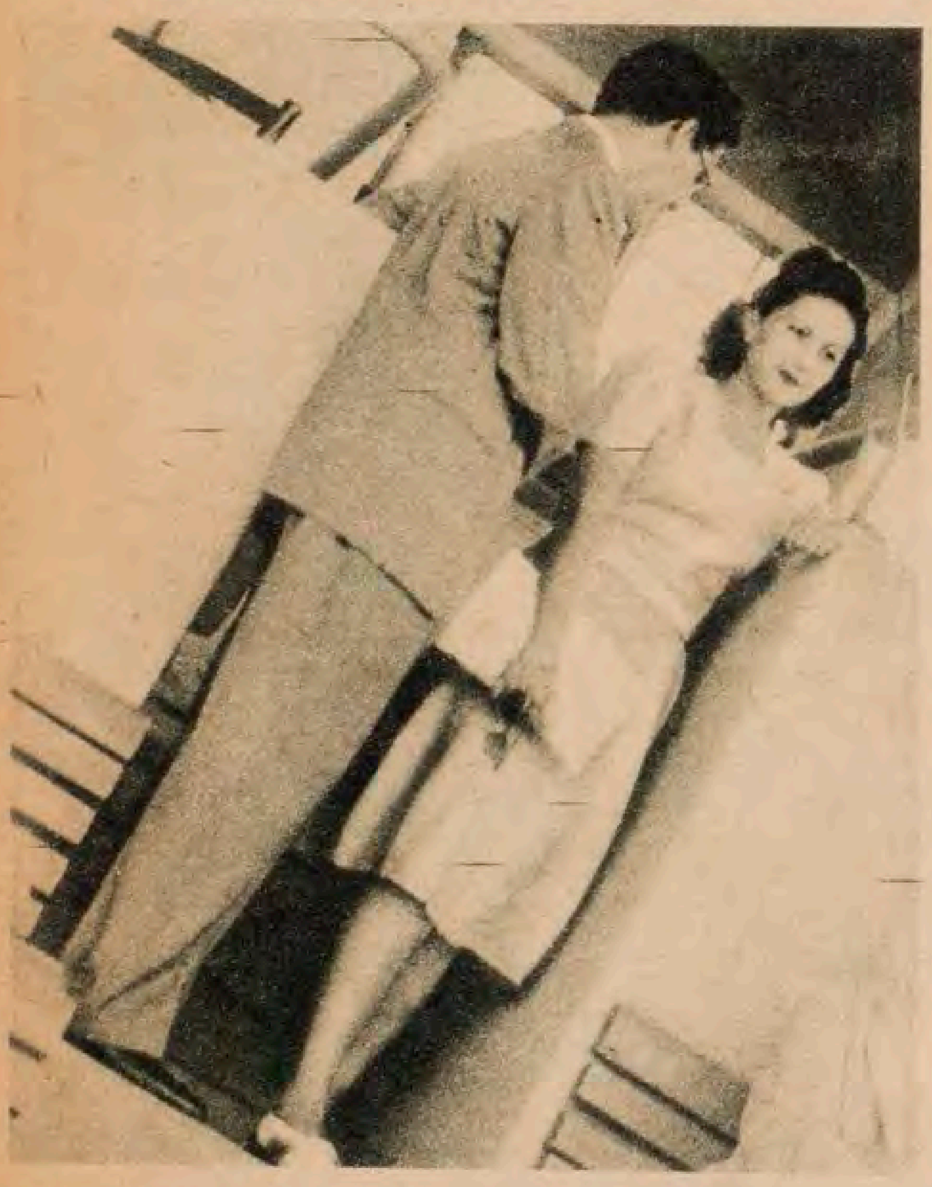
Les Courses
TOUJOURS A ALEXANDRIE



Aux tribunes, Mme Choucri Wissa et ses amies, dont Mme René Baehler et Mme Hinda, applaudissent à l'entrée victorieuse de Cadillac.



Mlle Jeannette Badaoui, sacrée « La plus jolie baigneuse d' « Images » à la suite d'un de nos concours de plage, sourit une fois de plus au photographe qui l'a tant importunée.



Mme Jean Aghion pense, en suivant une course, que les chevaux n'ont pas encore d'abris et qu'ils sont, comme tels, à la merci d'un bombardement.



Ahmed Abboud pacha s'ennuie... Il aimerait que les courses fussent plus rapprochées et, pour combler les entr'actes, fume lentement un cigare.

Un grand mur de balles de coton retirées des entrepôts de Minet-el-Bassal a été édifié en plein champ. Il donne au club Smouha une protection symbolique : « Arrêtez, vous qui entrez, ces lieux sont sacrés. » La sécurité officielle, le sceau légal de tranquillité et de refuge, garde les officiants des coups du Sort. Ils poursuivent dans l'enceinte leur cérémonial compliqué. Le dieu Hasard est choyé et cajolé dans le coquet champ de courses. La grande tribune vert pâle, le parterre d'œillets roses, la grande piste ovale, lui offrent un autel ensoleillé. Tout n'est que « grâce et beauté », dirai-je avec le poète.

Ils sont presque tous là et une foule élégante se presse aux guichets. Ce n'est que de l'autre côté, dans la petite tribune, que la désertion s'est faite sentir. Des marins et des soldats se couchent dans l'herbe. Les galabiehs et les caftans traînent autour d'eux en groupes clairsemés. Adossés à la barrière, quelques fidèles en grand uniforme, parapluie, ou manteau des jours de fête, griffonnent leur calepin. La fuite des quartiers du port crée la solitude du champ de courses : un abattement prostré après des années de frénésie — quel étrange contraste !

Au grand stand, animation sage et réglée entre deux courses. Des papotages légers et transparents comme la fumée des cigarettes croisent leur trace légère : une tristesse d'une minute — « mon tuyau a craqué ! », triomphe d'une joie éphémère — « gagnerai-je encore à la prochaine course ? »

Les brillantes robes de nos élégantes Alexandrines — auxquelles se mêlent aussi des Cairotes — et leurs gestes gracieux impliquent une philosophie insouciante qui nous ravit. « La vie n'est pas aussi belle que l'on croit, semblent-elles dire. C'est nous qui lui donnons son charme, par nos délicieuses et décadentes habitudes. Et si nous les perdons, que nous restera-t-il ? Rien, rien du tout. Je vous en prie, messieurs les pilotes nazis, oubliez-nous quelques jours. Laissez-nous nos charmantes frivolités et ne les troublez pas. »

Je n'ose plus poser avec un sourire enjôleur la question que j'avais préparée : « Pourquoi venez-vous aux Courses ? » Pour le monde des calculateurs penchés sur le carnet de turf, la journée aux Courses, sacrée, ne doit pas être gâtée par le rappel de soucis importuns.

L'aimable secrétaire, M. F. Kangas, me donne des explications volubiles sur les soucis des organisateurs : « Nous ne sommes pas inquiets d'une bombe tombant sur les stands, nous dit-il. Nos joueurs viendraient, s'ils devaient installer des pliants sur l'herbe auprès des décombres. Mais sur la piste, le malheur serait plus grave. Il ne suffit pas de boucher le cratère avec de la terre ; le gazon demande beaucoup de temps et de soins. La paille que nous étalerions provisoirement est dangereuse, les chevaux n'aiment pas de brusque changement dans la densité du terrain. Ils pourraient perdre l'équilibre et ruiner tant de constructions et d'espoirs fragiles. A chaque raid, nous inspectons la piste en voiture avec appréhension, mais, grâce à Dieu, nous n'avons pas d'accident à déplorer jusqu'ici.

« La recette ? Elle est excellente. Les gens viendraient du bout du monde pour jouer chez nous, car notre beau club, nous l'avons fait de nos mains, avec notre amour et nos soins. Pourquoi voulez-vous qu'ils manquent à l'appel ? Nous avons tous notre chance, n'est-ce pas ? » conclut-il d'un sourire engageant.

Autant de joueurs, autant de raisonnements pittoresques pour justifier leur passion, leur vice, ou leur plaisir. L'un, expert en calcul de probabilité, me démontre qu'il a une chance sur dix mille d'être blessé par une explosion. Un autre me fait un parallèle entre deux hasards : celui des raids l'ennuie et il ne le considère pas ; l'autre le tente. Un ami me prend à part et me dit, très sérieux : « Le bombardement, c'est une tombola sinistre ; d'ailleurs, tout est sinistre. La vie finira très mal. Je viens ici pour oublier mon cafard, mes soucis, mes ennuis de famille. Pour neutraliser le poison lent de mon travail, il me reste les Courses. » Mais la plupart sourient davantage. Ils me décochent un regard méprisant, importunés par ma verbeuse insistance. Les gens qui vont aux Courses n'ont pas peur ; on devrait inscrire sur un drapeau vert d'espérance, au mât du pavillon présidentiel, la fière mention : « Cours Sans Peur ». C'est le cri du jour, le refrain à la mode, le leitmotiv de mes observations.

Pour le principe, Madame A... me répète que renoncer aux Courses, c'est oublier les seuls moments palpitants de la semaine.

« Et que fait-on des chevaux pendant les alertes ? A-t-on construit des abris pour chevaux de course ? Quel brouhaha et quel désordre doivent-ils faire sous le hurlement des sirènes et l'éclatement sourd des bombes ! »

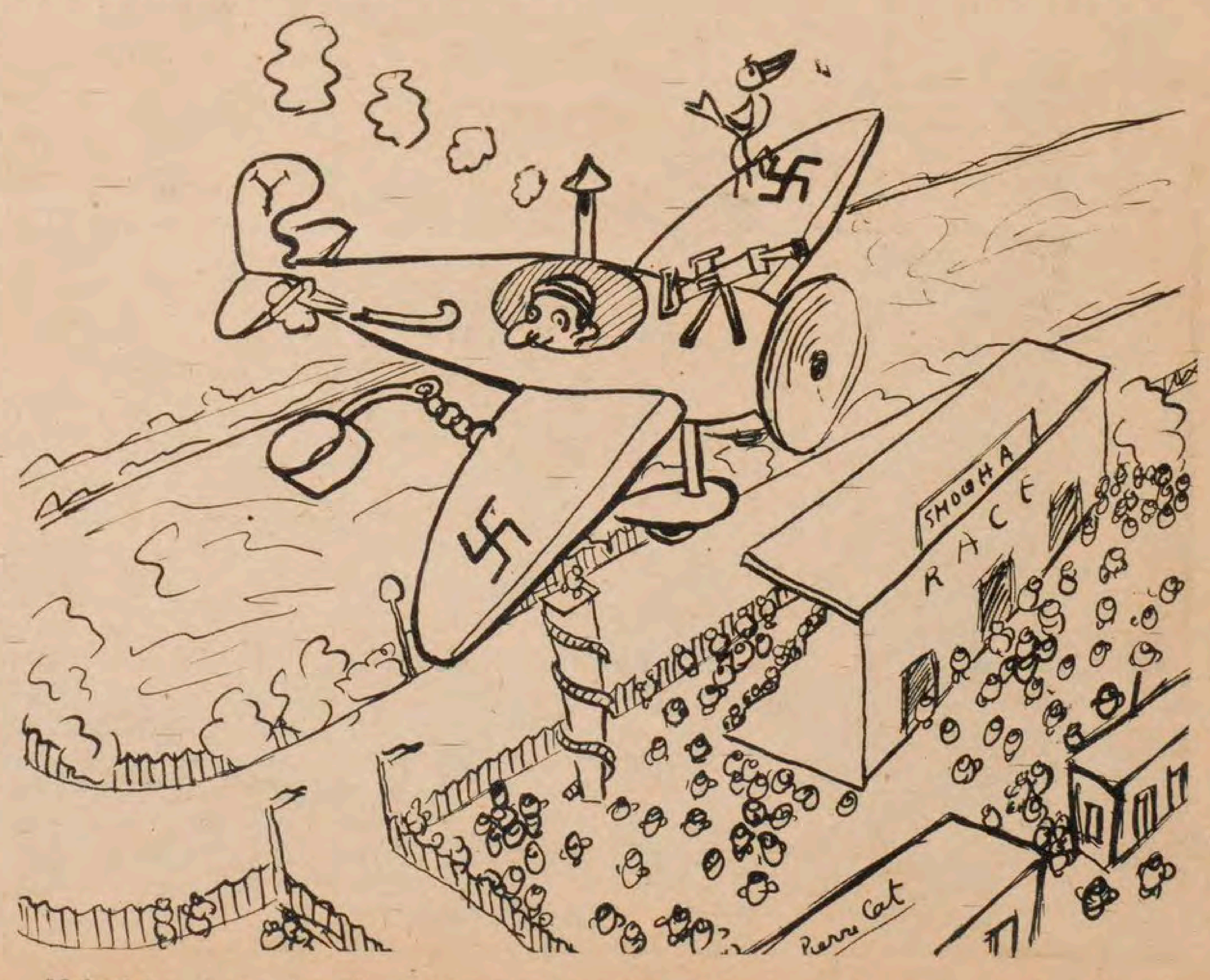
Les abris ne sont pas encore construits. Je tremble à l'idée de l'hécatombe sardanapalesque où se perdraient la rondeur de ces courbes, la finesse de ces pattes, la fierté de ces têtes.

On mène doucement les chevaux au paddock où, fringants, ils s'ébrouent au soleil. Puis, après de molles minutes, où l'on marche autour d'eux, curieux et bavards, les voici qui partent d'un galop élastique, jetant loin leurs pattes, cou cambré, vers la ligne de départ.

On s'agite dans les loges ; ils arrivent dans un crépitement de sabots sur le gazon. Tout le monde s'est levé, répondant au mot d'ordre. D'un coup d'œil inquisiteur, je cherche les manquants dans l'assistance. Ils sont rares, mais je sais des hommes tendres qui sont encore évacués. M. C... téléphone du Caire tous les jours, pour demander si son écurie existe encore. « Tout va très bien », lui dit son entraîneur, comme dans la chanson. Mais M. C... est timide, il donne mille conseils précis et n'ose paraître. Peut-être la semaine prochaine, poussé par ses amis, risquera-t-il une furtive apparition.

Cadillac a gagné d'une courte tête. Je félicite sa propriétaire émue. Nous nous préparons à la prochaine course. Nouvelle émotion après une nouvelle : finis les alertes, le black-out qui nous ensevelit toutes les nuits !

ABY HARARI



Malgré les alertes, les Alexandrins n'ont pas déserté le champ de courses de Smouha.


UNE PAGE DE BIEN BONNES!
— Je suis sûr de réussir à mes examens. J'y ai travaillé pendant tout l'hiver. — En étudiant beaucoup ? — Non, en jouant au bridge avec la femme de l'examinateur.
— Qu'est devenu votre fils ? — Il est astronome. — Et que fait-il donc pendant le jour ?
Le client. — A parler franc, vous êtes trop jeune pour vous occuper de cette affaire. Le jeune avocat. — Mais, Monsieur, qui peut prévoir dans combien de temps elle se terminera ?
— Si cette écharpe est en laine, pourquoi a-t-on écrit « coton » sur l'étiquette ? — Oh ! simplement pour tromper les mites, Madame.
— J'ai reçu ton coup de téléphone au bureau et je me suis empressé de venir. Que se passe-t-il ? — Tu arrives trop tard. Bébé avait ses orteils dans la bouche... Il avait l'air si amusant, si tu savais !
— Vous avez l'air ennuyé. Qu'y a-t-il ? — J'ai écrit au bureau des renseignements d'un journal pour demander pourquoi les femmes ferment les yeux quand elles embrassent un homme. On m'a répondu en me demandant ma photo.
— Nous avons adopté un nouveau-né anglais. Il commencera à parler bientôt et cela nous sera une occasion d'apprendre la langue.
— Hé bien, Jacques, qu'avez-vous fait pendant vos vacances ? — Oh ! pas grand'chose, Monsieur. Pas assez, en tout cas, pour écrire un essai.
Le mari, s'installant devant sa femme qui est en train de coudre. — Ne crois-tu pas que tu vas trop vite ?... Regarde cette couture, elle n'est pas droite !... Fais attention à cet angle !... Ralentis !... Plus doucement !... Attention à tes doigts !...
La femme. — Qu'est-ce qui te prends, Jean ? Voici des années que je couds avec cette machine.
Le mari. — Il ne faut pas m'en vouloir, chérie. J'essayais simplement de t'aider, tout comme tu le fais lorsque je conduis ma voiture.
MISHA

UNE VILLE CONSTRUITE PAR DES AVEUGLES

Il y a une quinzaine d'années, quelques combattants de l'autre guerre, qui avaient perdu la vue sur les champs de bataille, adressèrent une requête aux autorités de Yougoslavie, pour qu'il leur fût permis de fonder une ville, qui serait une cité entièrement construite et habitée par des aveugles.

Parvenu jusqu'aux oreilles du défunt roi de Yougoslavie, Alexandre Ier, le projet devait trouver en lui un ardent défenseur.

POSE DE LA PREMIERE PIERRE

Chargé d'étudier le projet, M. Ramadonovitch, directeur de l'école pour adultes aveugles, suggéra qu'on fît de cette cité, pour commencer, une colonie agricole. Les autorités choisirent une propriété qui avait appartenu au comte Chotek et qu'on baptisa Veternik, en souvenir de la région dans laquelle la plupart des aveugles de guerre avaient perdu l'usage de la vue.

Pour faciliter les premières installations et les premiers travaux, le roi lança un appel, invitant les jeunes paysannes à accorder leurs mains à ces héros de la guerre. En vérité, celles qui répondirent à l'appel ne le firent pas exclusivement dans un esprit patriotique, car de nombreux aveugles étaient de beaux garçons, solides et sains. D'autre part, comme les autorités avaient décidé d'allouer à chacun des aveugles une parcelle de terrain de culture, plus une parcelle pour y construire une maisonnette et un jardin, ils devenaient, même au point de vue financier, ce que l'on est convenu d'appeler un parti « intéressant ». Il est vrai que ces parcelles devaient être payées, mais les bénéficiaires jouissaient d'un crédit s'échelonnant sur trente annuités.

Nombreuses furent les jeunes filles qui acceptèrent, dans ces conditions, de partager le sort d'un mari aveugle, d'autant plus que les hommes manquaient, et de nombreuses jeunes filles, en âge de se marier, couraient le risque de demeurer célibataires...

Le jour des noces, qui eurent lieu en commun, le roi tint à féliciter personnellement les couples, et il leur offrit des cadeaux de valeur. Une seule condition était imposée aux jeunes épouses : celle de ne pas profiter de la cécité de leurs maris, pour leur devenir infidèles. Et pour être certaines que cette condition serait respectée, les autorités élaborèrent une loi qui ne s'appliquait qu'à Veternik : l'épouse qui aurait trompé son mari serait condamnée, « ipso facto », à cinq années de réclusion.

AU TRAVAIL...

Les réjouissances terminées, les invités partis, les aveugles tinrent un grand conseil de guerre, pour jeter les bases pratiques de leur collaboration. La première idée qu'ils adoptèrent avec enthousiasme était celle que la Cité serait administrée, à tous les points de vue, comme une grande coopérative.

Au bout de quelques mois, Veternik commença à fournir des légumes, des produits laitiers, des céréales, à des villes situées à des dizaines de kilomètres de distance. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, Veternik s'enrichissait de nouvelles industries, comme par exemple celles des breloques, des colifichets et des petits bijoux, qui devinrent rapidement célèbres dans tout le pays, et que de nombreux représentants de grandes maisons de nouveautés venaient acquérir.

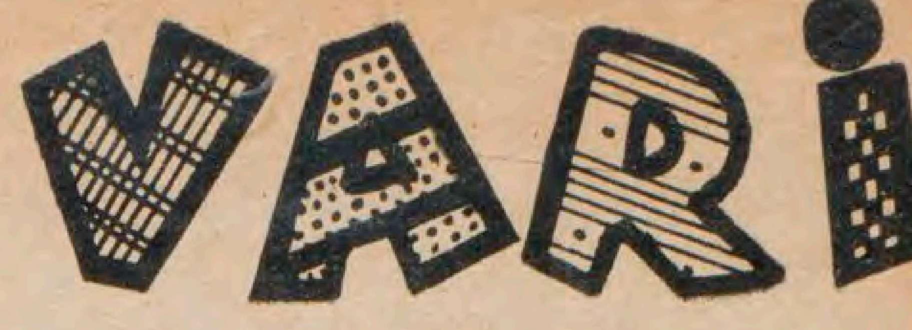
Au bout de trois ans d'existence, Veternik possédait déjà sa propre banque, ses propres entreprises de construction, ses propres ouvriers spécialisés, ses électriciens, mécaniciens, menuisiers, tailleurs, cordonniers, modistes, couturières, etc. Les membres du conseil d'administration de la «Coopérative» décidèrent de créer une grande industrie et de fournir, ainsi, les consommateurs du pays entier. Deux ans plus tard, une véritable administration, contrôlant artisans, ouvriers et industriels, était à même de répondre aux demandes, de plus en plus nombreuses, qui parvenaient des autres villes de la Yougoslavie.

DEMANDES D'ADMISSION...

En quelques années, la prospérité devint telle dans cette ville d'aveugles que de tous les coins du pays des hommes et des femmes, en parfaite possession de leur vue, commencèrent à affluer vers Veternik. Heureusement, une loi spéciale interdisait à qui que ce fût de pénétrer à Veternik, comme résident s'entend, sans une autorisation spéciale délivrée par les autorités de la ville même.

Ceux qui avaient la lourde charge de veiller sur la quiétude et le bien-être de la ville (des aveugles, évidemment !) étudièrent minutieusement les demandes, cas par cas. Les personnes admises étaient soumises à certaines conditions quant à leur salaire et leur comportement dans la vie privée.

A Veternik, les gens vivaient heureux. On ne rencontrait dans les rues — contrairement à ce qu'on pourrait imaginer — que des personnes souriantes, heureuses de vivre, et faisant part de leur bonheur à tout le monde.



LE GENERAL WAVELL ARRETE COMME ESPION

La scène se passe dans la campagne russe, voisine d'une petite ville. Un homme semble très intéressé par les manœuvres des troupes russes, qui s'entraînaient. Pour comble, il prend même des notes.

— Cette fois-ci c'en est trop! s'écrie un agent de la « Guépéou », qui surveillait l'homme depuis un bon moment déjà.

D'un pas rapide, il rejoint l'inconnu et, le menaçant de son revolver, lui crie au visage :

— Je vous arrête. Vous êtes un espion. Allons, suivez-moi et surtout n'essayez pas de jouer au plus malin.

L' « espion » est conduit au commissariat de police.

— C'est ridicule, dit-il à son geôlier. Je ne suis pas un espion : je suis un officier britannique. Adressez-vous à l'ambassade de Grande-Bretagne et l'on vous confirmera la chose.

Le geôlier éclata de rire :

— Votre argument manque d'originalité, mon ami. Tous les espions que l'on arrête sortent, ou presque, la même histoire. Et ce n'est pas à moi qu'on « la fera ».!

Néanmoins, l'inconnu continue à protester avec énergie. Le geôlier, pour avoir la paix, finit par accepter d'envoyer un messager à Moscou, pour annoncer qu'un « espion » qui venait d'être pris « en flagrant délit » prétendait être un officier britannique.

Plus circonspect que le policier provincial, Moscou décida d'envoyer un de ses agents pour examiner l'inconnu. Quelle fut sa stupéfaction de reconnaître, en entrant dans la cellule de l' « espion », un gentleman portant avec beaucoup d'élégance le monocle et qu'il avait entrevu à Moscou !

— Imbécile, cria-t-il au policier, tu ne vois donc pas que ce gentleman est Sir Archibald Wavell, venu en Russie, sur l'invitation de l'armée rouge même, afin d'étudier les méthodes de cette dernière?

L'émissaire moscovite, après avoir présenté à l'officier anglais des excuses formelles, s'apprêtait à prendre une décision pour punir la maladresse de l'homme de la « Guépéou » locale. Mais le général Wavell intervint en faveur du policier.

HITLER N'AIME PAS ETRE PHOTOGRAPHIE AVEC DES LUNETTES

C'est un secret de Polichinelle que, depuis quelques années, Hitler porte des lunettes. Il ne les porte que chez lui, ou quand il étudie ou signe d'importants documents ; mais il les ôte vite dès qu'un photographe ou un « cameraman » s'approche.

Une seule fois, en été 1938, un des reporters de Hoffmann, le fameux « photographe de corps » de Hitler, ignorant la consigne, mais ayant un laissez-passer pour Berchtesgaden, parvint à prendre une photo du maître du Reich



avec des lunettes. Il fut même très heureux d'avoir été le premier à réussir cet exploit et, comme il s'agissait de la visite de quelques hommes politiques de l'Europe danubienne chez le Führer, il fit immédiatement développer les pellicules pour les envoyer, une heure plus tard, aux divers représentants de son agence photographique dans les capitales danubiennes. Ce n'est que le lendemain matin que le « patron », retour d'un voyage d'affaires à Berlin, s'aperçut de la gaffe de son employé. Il téléphona, sur-le-champ, à tous les destinataires pour interdire la publication de la photo, et demanda qu'on lui en retournât les épreuves, afin qu'il pût les détruire lui-même.

Par retour du courrier, il rentra en possession de toutes les épreuves... sauf une ; le représentant de Hoffmann en Yougoslavie prétendit n'avoir jamais reçu le pli en question, qui ne fut non plus jamais retrouvé à la poste.

Le photographe du Führer était trop intelligent pour ne pas deviner que, pour une raison ou pour une autre, son représentant en Yougoslavie tenait à garder ce petit souvenir personnel, en attendant le moment propice pour le publier. Depuis lors, plusieurs offres furent faites au détenteur de la photo en question. Une agence photographique américaine lui proposa, notamment, cinq cents dollars pour le document. Mais comme Hoffmann et la police allemande savaient que la seule photo de Hitler avec des lunettes se trouvait en sa possession, il ne put risquer de s'en séparer.

MARIEE 9 FOIS... ET N'A EU QUE 2 EPOUX

Emilienne Crillon est une femme qui a du caractère. En 1903, lasse de voir papoter autour d'elle une cour d'admirateurs, elle décida de se marier. Son choix s'arrêta sur un jeune Anglais, riche et, par-dessus le marché, très bien de sa personne : Ernest Harvey.

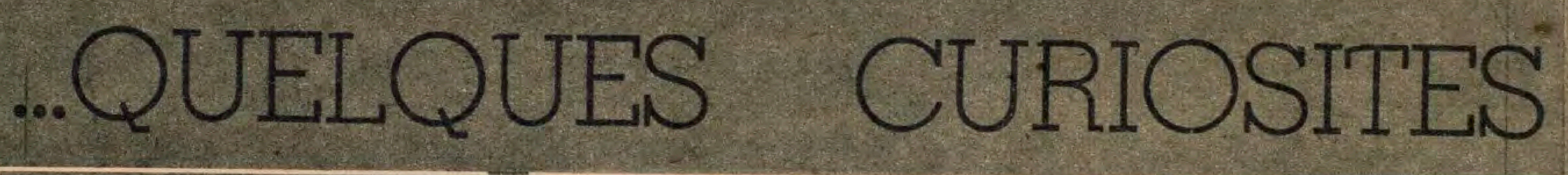
Trois années durant, le couple vécut en parfaite harmonie, refusant de sortir ou de recevoir des amis, afin de pouvoir se consacrer entièrement l'un à l'autre. Un beau matin, on apprit avec stupeur qu'Emilienne allait demander le divorce. Qu'était-il arrivé ? On ne le sut que plus tard, lorsque, le divorce ayant été prononcé, Emilienne annonça aussitôt qu'elle allait convoler en justes noces avec un autre Anglais : Thomas Buckley.

Il faut croire que, malgré son caractère, Emilienne ne savait pas très bien ce qu'elle voulait, car, quelques mois plus tard, elle divorça de Buckley. Et — ô stupeur ! — elle se remaria avec... son premier époux !

On la croyait, cette fois-ci, définitivement assagie. Mais Emilienne Crillon-Harvey-Buckley n'était pas du même avis que ses amis, car, une fois de plus, elle divorça et se remaria avec... son second époux ! Pour être bref, ces chassés-croisés eurent quatre épisodes : Emilienne reprenant et rejetant ses deux maris à quatre reprises différentes.

Aux dernières nouvelles, Emilienne s'appelle, cette fois-ci, Mrs Buckley. Mais il paraît qu'elle a demandé le divorce une fois de plus, et que c'est grâce à l'intervention du juge des conciliations que son époux a pu la garder. Mais jusqu'à quand ? Telle est la question qu'a posée Harvey à son ami et rival Buckley (car ils sont restés d'excellents amis, malgré tout) pendant qu'il accompagnait le couple, qui partait vers une nouvelle... lune de miel !

Neuf fois mariée et n'avoir eu que deux maris, voilà un record que les Etats-Unis envieront à la vieille Europe !









Photos en relief On n'a fait, jusqu'ici, que très peu de films en relief. La photographie en relief tend, par contre, de plus en plus à se répandre. Elle n'est pas difficile à réaliser et vous pouvez, si vous le voulez, en faire dans votre chambre noire. Il suffit pour cela de tirer un positif et un négatif de l'image que vous voulez obtenir en relief et, ensuite, de les superposer au moment du développement. L'effet final dégage une impression de puissance et de vérité que la photographie habituelle est incapable de donner. On peut en juger par ces trois portraits du roi Farouk, du roi George VI et du Négus d'Abyssinie. Au moment de l'inauguration de l'Exposition de New-York, les Américains avaient diffusé un grand nombre de photographies en relief de cette manifestation.



SI VOUS PARLEZ
A VOTRE FEMME

VOUS IREZ EN PRISON !

Les démêlés d'Arthur Stanley Hills avec sa femme ont défrayé, longtemps durant, la chronique de Brighton, en Angleterre.

M. et Mme Hills n'allaient pas d'accord. Leur ménage était devenu un véritable enfer, à la suite des scènes continuelles que M. Hills faisait à son épouse. Lasse d'être maltraitée, fatiguée d'entendre les cris quotidiens de son mari, Mme Hills décida de déserter le toit conjugal et d'aller vivre seule. Mais son mari ne l'entendait pas de cette oreille. Ne pouvant plus abreuver d'injures sa femme à domicile, si on l'ose dire, il allait l'attendre, tous les jours, à la porte de l'établissement où elle travaillait.

Chemin faisant, il dévidait son répertoire d'insultes. Parfois même, il s'échauffait tellement qu'il empoignait sa femme et lui administrait de violentes raclées. Il faut croire que M. Hills prit goût à ce nouveau genre d' « arguments », car les coups commençaient à pleuvoir quotidiennement sur cette pauvre Mme Hills. Elle décida de déposer plainte à la police, et le commissaire du district ordonna à l'un de ses agents d'accompagner, désormais, Mme Hills de son bureau à son domicile.

Il faut croire que cette mesure ne fut pas très efficace, car Mme Hills intenta un procès à son mari.

Devant les arguments avancés par la plaignante, le magistrat ne trouva rien de mieux que d'interdire à M. Hills d'adresser la parole à sa femme, pour quelque raison que ce fût, pendant une période de plusieurs mois.

M. Hills eut beau exciper de sa bonne foi et affirmer que lorsqu'il allait attendre sa femme, à la sortie de son travail, c'était plutôt pour lui adresser des « compliments », rien n'y fit. Le juge menaça le mari de le condamner à une longue période de prison, s'il contrevenait au jugement.

Depuis ce jour-là, les habitants de Brighton ne rencontrent plus qu'un Hills triste, taciturne, désespéré. Mais, quelques jours avant l'expiration du délai « du silence imposé », Hills, se confiant à un ami, lui dit :

— Je suis en train de ruminer un « speech » extraordinaire que je m'apprête à débiter à ma femme d'un seul trait. Elle ne pourra pas dire, ainsi, que mon long silence m'a fait perdre l'usage de la parole. Et puis qu'est-ce que je vais lui passer comme « compliments » !

A ces mots, raconte son ami, il fit le geste de retrousser ses manches...

EMBAUMEE, comme la fille d'un Pharaon

Un curieux cas de nécrophilie s'est produit récemment au Pirée, en Grèce. Ce cas, émouvant comme un beau roman, semble témoigner avec une force tout particulièrement dramatique de la profondeur des passions humaines, de la grandeur d'un amour que la mort ellemême n'a pas su briser.

Il s'agit d'un commerçant grec, nommé Mikhail Haibanov, qui a gardé le corps de sa femme morte, pendant quatre ans dans son appartement...

UN AMOUR LEGENDAIRE

Marié depuis onze années déjà, Mikhail Haibanov aimait cependant son épouse, la belle Catharina, avec l'ardeur de ses lunes de miel. Son métier de négociant l'obligeait souvent à effectuer des déplacements, mais jamais il ne put se séparer de sa femme qui l'accompagnait partout.

Il y a quatre ans, le commerçant, qui habite le Pirée, dut entreprendre un voyage pour Constantinople. Comme d'habitude, sa femme l'accompagnait. Mais, en cours de route, sur le bateau qui emmenait les époux Haibanov vers l'ancienne capitale de la Turquie, la belle Catharina tomba grièvement malade. Il n'y avait pas de médecin à bord du petit cargo...

Et lorsqu'on jeta l'ancre dans le port du Bosphore, Mme Haibanov se trouvait dans un état désespéré. Quelques heures après le débarquement, en dépit des soins que son mari, fou de douleur et d'angoisse, lui fit prodiguer, elle décéda d'un mal dont les médecins ne purent constater l'origine...

COMME LA FILLE D'UN PHARAON

Tout était déjà prêt pour embarquer le corps pour la Grèce où devait avoir lieu l'enterrement, mais Haibanov, que la mort de sa femme adorée semblait avoir privé de sa raison, ne pouvait se décider à se séparer définitivement du corps de la défunte. Il fit venir les médecins les plus connus de Constantinople et leur promit des sommes fantastiques s'ils pouvaient embaumer la dépouille de Catharina de telle façon que la beauté classique du visage ne fût pas altérée.

En dépit des honoraires alléchants en perspective, aucun des médecins n'osa endosser les responsabilités qu'un semblable travail implique. Ce ne fut qu'après de longues et laborieuses recherches que le mari éploré réussit à trouver deux médecins grecs, très savants en la matière. Certains croyaient savoir même que les docteurs Vassiliades et Arnianis — tel était le nom des embaumeurs — avaient réussi à déchiffrer des parchemins couverts d'hiéroglyphes, auxquels les anciens Egyptiens auraient confié les secrets de leur procédé d'embaumement.

Quoi qu'il en soit, les deux embaumeurs promirent au commerçant de préserver le corps de son épouse défunte des ravages de la décomposition, tout en laissant intacte la beauté du visage. Et, à en croire les témoins, fort nombreux, comme on va le voir, ils s'acquittèrent de leur travail avec une absolue maîtrise. Couchée dans son cercueil de métal hermétiquement fermé et pourvu d'une petite fenêtre à la hauteur du visage, Mme Haibanov paraît dormir, d'un sommeil profond et paisible...

LA NOUVELLE EGLISE DU PIREE

M. Haibanov, fort content du beau travail, ramena le cercueil chez lui au Pirée, et le plaça dans la chambre que son épouse occupait durant sa vie. Il transforma cette chambre en une véritable chapelle. Le cercueil fut placé sur une sorte de catafalque, entouré de cierges qui brûlaient jour et nuit. En outre, le commerçant passait tous ses moments de loisir dans cette chapelle, agenouillé devant le cercueil, plongé en admiration devant la beauté de la morte. Il dormait dans la pièce, il y prenait ses repas et c'est à peine s'il en sortait pour vaquer à ses occupations professionnelles les plus urgentes.

D'étranges rumeurs commençaient déjà à circuler dans le pays et les autorités étaient sur le point d'intervenir, lorsque enfin les amis de M. Haibanov réussirent à ramener celui-ci à la raison. Un compromis ingénieux fut trouvé et le commerçant se résolut de donner à sa femme une digne sépulture.

Il acheta donc une belle parcelle de terrain et, ayant obtenu la permission des autorités civiles et ecclésiastiques, il y fit construire une église que l'on vient d'ouvrir aux fidèles, après les cérémonies de consécration.

Cette nouvelle église du Pirée est également la plus riche. Construite entièrement en marbre précieux, elle est, à l'intérieur, ornée de fresques et de mosaïques représentant les principales scènes de la vie de sainte Catherine, patronne de la défunte. Les traits de la sainte accusent d'ailleurs une ressemblance voulue et fort accentuée avec ceux de feu Catharina Haibanov. Un escalier tournant, tout en marbre lui aussi, conduit à la tour, haute de trente-cinq mètres, et c'est là que, dans une salle spéciale, située haut au-dessus de la ville, se trouve le cercueil de la femme qui a su se faire aimer au delà de la mort.

IL VEUT AVOIR 16.107 EPOUSES...

Bhai Lekhraj Khubchand Kirbaline arriva à Calcutta, en 1936, presque complètement démuni d'argent. Mais il avait l'étoffe d'un grand homme d'affaires et, trois années plus tard, il possédait de nombreux millions.

Agé de quarante-quatre ans, il décida de se retirer des affaires. Il partit pour Hyberabad, où il acheta deux somptueux palais. Après quoi, il fit annoncer, à grands renforts de publicité, qu'il était la « réincarnation de Krichna », le dieu qui avait possédé 16.107 épouses, toutes volées. Il fit ajouter qu'il allait fonder une religion basée sur le culte de ce dieu, et que, tout comme lui, il allait prendre 16.107 épouses.

UNE NIECE ELOQUENTE

Bhai Lekhraj avait une nièce. Ses parents l'avaient vendue à un vieillard qu'elle désirait ardemment quitter. Sur les conseils de Bhai Lekhraj, Radhe — c'est le nom de la nièce — quitta son mari, afin d'aider son oncle à créer la nouvelle religion, baptisée « Om Mandli », ce qui veut dire textuellement « Congrégation de ceux qui croient en Dieu ».

Quelques semaines plus tard, le multimillionnaire et sa nièce se mirent au travail, qui consistait à inviter les épouses à quitter leurs maris, pour aller vivre dans les palais du « dieu », où elles recevraient de beaux vêtements, des parfums rares. On leur enseignerait la doctrine de Krichna, qui avait choisi Bhai Lekhraj comme son représentant sur terre.

Une vingtaine de jeunes femmes, qui vivaient plutôt en mauvaise intelligence avec leurs maris, acceptèrent de se rendre au palais du « dieu ». Elles y furent si bien traitées, qu'elles ne tardèrent pas à abandonner définitivement leurs époux légitimes.

QUI ETAIT KRICHNA ?

Le « dieu » dont le multimillionnaire disait être la réincarnation était une espèce de « dieu Pan », vivant dans la forêt et sachant tirer de sa flûte des sons suaves et mélodieux. Ce dieu était si populaire auprès des femmes, qu'il ne tarda pas à posséder un « harem » de 16.107 véritables beautés.

Mais revenons à notre multimillionnaire. Plus les jours passaient et plus son envie d'imiter totalement Krichna le torturait. Il décida, pour son coup d'essai, de porter le nombre de ses épouses à quatre cents, désireux qu'il était de procéder par étapes.

Mais certains maris, peu désireux de se laisser enlever leurs femmes, décidèrent de dénoncer l'individu aux autorités indiennes et britanniques. Malheureusement pour eux, la politique traditionnelle anglaise lui interdit de se mêler de choses religieuses. La requête des maris s'avéra donc inutile.

Atteint dans sa dignité d'époux, un des maris prit une décision énergique : il allait, puisqu'on ne voulait pas s'occuper de lui, faire la grève de la faim. Refusant toute nourriture et toute boisson, il ne devait pas tarder à contracter une pneumonie. Quelques-uns de ses amis prévinrent les autorités. Et les autres maris, indignés de voir souffrir un homme dont le malheur était le leur propre, se groupèrent en association : l' « Association pour la protection des droits légitimes des maris ».



La nouvelle association ne perdit pas de temps en vaines palabres. Elle se mit à manifester dans les rues et à arroser le palais du « dieu » de gros cailloux. Enfin, ils firent tant et si bien, qu'ils parvinrent à traîner devant les tribunaux le Casanova nouveau genre et sa nièce.

Encore une fois, hélas ! aucune charge sérieuse ne put être imputée au néo-Krichna. La seule chose que les juges purent faire était de conseiller aux épouses qui avaient déserté le toit conjugal de reprendre la vie en commun avec leurs maris. Au grand étonnement de ces derniers, celles-ci refusèrent catégoriquement.

Le soir, les maris, fous de rage, résolurent de livrer un assaut en règle au palais de Bhai Lekhraj. Mais quand ils s'y rendirent, ils trouvèrent l'endroit vide. Krichna était parti, emmenant les « déesses », ses femmes...

Quelques jours après, Bhai Lekhraj fit annoncer publiquement qu'il ne cesserait pas de « voler » des femmes, jusqu'au moment où il aurait atteint le chiffre de 16.107, cela étant une obligation qu'il devait bien à Krichna, le « dieu » qui lui avait fait l'honneur de le choisir comme représentant sur la terre...

Pour parfaire ce chiffre, il manque encore à Bhai Lekhraj quelque 15.700 femmes. Les maris, dont les épouses sont beaucoup trop jeunes pour eux, n'ont plus qu'à ouvrir l'œil. Et même les deux...

PHOTOGRAPHIQUES...



Images superposées — **Il arrive souvent qu'en prenant des photographies l'on oublie de donner un tour à la bobine de films, ce qui fait qu'au développement on se trouve en face de deux images superposées. L'idée, jusqu'à dernièrement, n'était venue à personne que l'on pouvait sciemment opérer de telles superpositions et obtenir, grâce à elles, des effets photographiques curieux. Voici trois exemples de ce que l'on peut réaliser par ce procédé. A gauche, la photographie de Churchill et celle de Roosevelt superposées donnent une vivante image de la démocratie. Au centre, la photographie d'Hitler et celle de Mussolini superposées constituent une incarnation de l'Axe. A droite, la photographie de Staline et celle d'Ineunu superposées donnent une image de l'amitié russo-turque**

Etrange... mais vrai

IRONIE DU SORT !
Jean de Balue, secrétaire d'Etat et aumônier du roi Louis XI de France, avait inventé la « Cage de fer », création diabolique dans laquelle un prisonnier n'aurait pu ni se tenir debout, ni se coucher. Accusé un jour de haute trahison, Jean de Balue fut condamné à être enfermé dans la propre cage qu'il avait inventée, et dont il fut, d'ailleurs, le premier hôte ! Il y passa douze ans : de 1469 à 1480. La cage se trouve actuellement dans la prison de Loches. Mais il va de soi qu'elle y est à simple titre de curiosité !

LE « RABAT-JOIE »
Surnommé « le parfait rabat-joie », le roi Jean régna sur le Portugal de 1481 à 1495. Il avait, en effet, interdit les amusements, les jeux de cartes, le port de vêtements en soie et l'utilisation des mulets comme montures. Il est mort avec la réputation de n'avoir jamais menti sa vie durant.

UN NOM LOURD A PORTER !
En 1677, naquit à Paris le duc de Thouars de la Trémoille. Le nouveau-né devait recevoir, à son baptême, une série de prénoms, qui constituent une véritable carte géographique ! Jugez-en plutôt vous-même : Belgique, Hollande, Angleterre, Norvège, Suède, Russie, Portugal. Une Société des Nations avant l'heure...

FIDELITE JUSQU'A LA MORT...
Francis McMahon décéda au « Saint Anthony's Hospital », de New-York, à la suite d'une intervention chirurgicale, en 1923. Au moment où le malade fut transporté à l'hôpital, son chien l'avait suivi. Et, comme ce dernier n'avait pas assisté au transport du mort, par une porte située dans une autre aile de l'hôpital, il attendit son maître, à la porte de la salle d'opérations, pendant 13 ans, ne la quittant jamais pendant plus d'un quart d'heure par jour. En 1936, âgé et miné par le chagrin, le fidèle « Shep » fut trouvé mort à son poste

LA TIRELIRE VIVANTE
Agé de quatre-vingt-dix ans, un habitant de Burma a découvert le moyen d' « emmurer » des pièces d'argent, dans sa poitrine, sous la peau. Les monnaies sont enduites d'une huile mystérieuse et la peau les absorbe parfaitement bien !

L'OUBLI...

La majorité des humains se plaint de la cruauté de la vie. C'est montrer de l'ingratitude envers la puissance divine qui les a créés, car si elle a multiplié à dessein — et parfois à plaisir, semble-t-il — les obstacles qui s'opposent à leur bonheur et si elle les abandonne trop souvent à leurs faibles forces sans paraître les secourir, elle les a pourvus d'un bien inestimable qui est un remède à tous leurs maux : l'oubli.

L'oubli est naturel à l'homme, comme le sommeil, comme la mort. Tous les hommes oublient et ils oublient toutes choses, avec une rapidité proportionnée à leur égoïsme. Cette relativité si personnelle trahit un caractère aussi sûrement que des empreintes digitales permettent de retrouver un individu.

On oublie ce qui ennuie. Aussi, oubliez-vous plus vite un service qui vous a été rendu qu'un service que vous avez rendu ; la dette que vous avez contractée que l'argent qu'on vous doit ; une personne qui vous dit la vérité qu'une personne qui vous flatte ; un sermon à l'église qu'un film hilarant ; une femme grincheuse ou bas bleu qu'une femme rieuse, sensible et fantasque ; une visite à votre belle-mère qu'un rendez-vous d'amour. Etc., etc...

Dis-moi ce que tu oublies, je te dirai qui tu es.

Il y a des êtres qui ne veulent pas oublier, qui considèrent l'oubli comme une défection, comme une honte. Ils ont tort : l'oubli est une manifestation de l'instinct de conservation. Un homme plein de vitalité oublie rapidement, aidé de sa volonté, ce qui peut le démoraliser, le déséquilibrer, retarder son développement, ou entraver son activité. Celui qui possède un caractère faible, mou, instable, ressasse son chagrin, s'y complait, ce qui est une forme du narcissisme. En effet, bien des gens cultivent leurs misères pour avoir des raisons de se plaindre, donc, de s'aimer davantage.

Les personnes les mieux portantes connaissent la maladie. Mais elles réagissent victorieusement et, guéries, chassent le souvenir de leur plongée au sein de la douleur et du désespoir, à moins qu'elles ne le rendent souvent présent à leur esprit si elles y puisent réconfort, joie et orgueil en lui comparant leur vie présente.

Lorsqu'on est la proie du chagrin et que pas un seul point lumineux ne signale la fin du ténébreux tunnel, on souhaite fiévreusement que le temps s'éloigne à grands pas afin qu'il nous apporte le doux apaisement de l'oubli. « Je voudrais oublier, entendons-nous parfois, mais je ne peux pas. Que faire ? » Il suffit d'attendre, de patienter, mais gardez-vous bien de le dire ; rien n'est plus irritant à entendre pour celui qui souffre. Pourtant, sa raison devrait le lui murmurer : une crise est essentiellement temporaire et, parvenu au summum de la souffrance, à ce qu'il considère, à tort parfois, comme insurpassable, il devrait voir dans cet excès une consolation, une raison d'espérer, car son mal ne peut aller qu'en décroissant.

Il existe toute une pharmacopée relative à l'oubli. Que de recettes de « bonne femme » !

Prenons, par exemple, un mal universel : l'amour. Son remède traditionnel est le voyage. Mais qui peut voyager à l'heure actuelle ? Seulement les militaires et ils ne le font pas pour cette raison ! Trop romantique ; il n'est pas non plus, en temps de paix, à la portée de tout le monde. D'ailleurs, n'emmène-t-on pas dans son cœur l'image de l'être trop chéri ? Il est vrai que dans ces déplacements successifs on est forcé d'admettre cette vérité qu'il n'y a pas « d'unique ». On peut rencontrer le consolateur et se soigner par l'homéopathie : l'amour par l'amour. D'autres personnes préconisent l'étourdissement par le plaisir. D'autres... le mariage. Mais le meilleur remède au chagrin d'amour n'est-il pas l'orgueil ? Toutes réserves faites, cependant, car les médecins disent qu'il n'y a pas de maladies ; il n'y a que des malades.

Oublier le passé est, somme toute, chose trop normale pour n'être pas aisée ; il est plus difficile d'oublier le présent. Images nous convie à faire cet effort et nous demande des moyens d'oublier cette réalité d'aujourd'hui qui nous entoure, nous pénètre, nous presse, nous assaille, nous harcèle, nous tourmente et nous submerge.

Comment pourrions-nous oublier la guerre ?

Interrogeons-nous d'abord : est-il vraiment nécessaire d'oublier cela ?

Si nous recherchons l'oubli, que ce ne soit pas un désir lâche, indigne des grandes heures que nous vivons. Comment jugez-vous la philosophie de l'autruche ? Admirable, intelligente, efficace ?

Si nous oublions, que ce soit uniquement pour retremper nos forces, pour détendre nos pauvres nerfs, avec la certitude qu'après cette heure nous serons plus calmes et meilleurs. Ne choisissons pas de petits plaisirs. La guerre est une hauteur ; ne redescendons pas dans la vallée. Gravissons une autre cime. Il y a la musique, il y a la poésie, il y a la nature et la plus haute forme de l'amour.

Passer une heure dans un beau paysage ou en compagnie d'un grand poète, d'un géant de la musique, d'une femme aimée, ce n'est pas échapper à la vie ; c'est transcender la vie même en nous élevant. De cette seule façon, nous pouvons oublier sans déchoir.

Une heure d'oubli, c'est fort bien... mais pas plus. N'exagérons pas notre faculté d'oubli ; combattons-la plutôt. On devrait recommander le contraire : une heure de recueillement et de « remembrance ».

JOSEE SEKALY



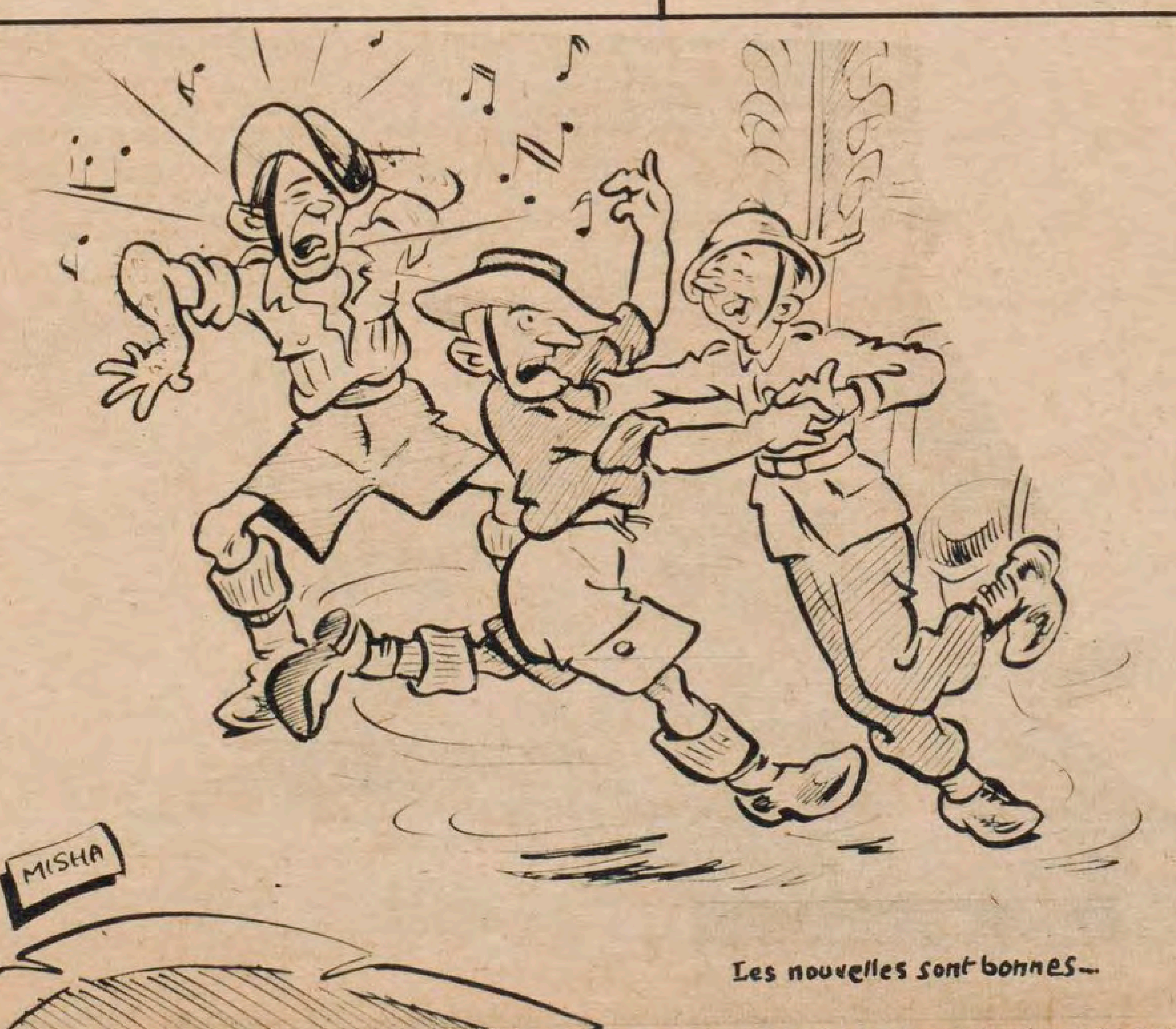
La maman. — Mabel, je t'ordonne de quitter tout de suite les genoux de cet homme.
Mabel. — Oh non, maman, je suis là avant toi.

Backchiche... No Jorge... Les rues du Caire voient, depuis quelque temps, passer de curieux attelages...

Le marchand ambulant de limonade, qui veut montrer qu'il parle lui aussi l'anglais. — Lemon squatch ?

Le guide, au militaire qui vient de passer trois mois dans le désert. — Et ce qui brille là-haut, c'est le soleil.

Eux aussi veulent oublier la guerre...



Les nouvelles sont bonnes—

Les caricatures contenues dans cette page représentent, chacune, une scène à laquelle il nous est donné d'assister chaque jour dans les rues du Caire ou d'Alexandrie. Elles sont dues au crayon de M. Misha Grdscloff, dont les lecteurs d' « Images » ont déjà eu l'occasion d'apprécier le talent. M. Misha Grdscloff a fait paraître, en collaboration avec Mavis, un recueil de croquis et de mots intitulé « Cairocatures ». Il compte éditer prochainement un nouveau recueil de croquis représentant des scènes de la vie des militaires dans les rues du Caire et où les caricatures qui figurent dans cette page voisineront avec d'autres, de la même veine.



Olivia de Havilland, l'ingénue n° 1 de l'écran. Son regard et son sourire ont une douceur qui désarme. Elle vient à peine de dépasser les vingt ans, n'est pas mariée. C'est l'une des artistes favorites des hôtes de la Maison-Blanche.

Rita Ho
de vam
xible
Est, dep
catalog
artistes
sex-app
Est au
légi
tées
madaire

Ida Lupi
quoi adm
elle de s
son espiè
ment, l'u
plus en
Unis. A
ment, à
avec l
taire d'E

MES AMIES LES VEDETTES DE CINEMA

par Mrs Eleanor Roosevelt

Il y a quelque temps, j'ai remarqué dans un journal une question posée aux lecteurs : « Les acteurs et les actrices sont-ils les mêmes dans la vie réelle qu'à l'écran ? » J'ai réfléchi à la réponse, car au cours de ma vie j'ai connu bon nombre d'artistes de tous genres — acteurs, actrices, musiciens, danseurs, peintres, écrivains — qui avaient tous une grande passion pour leur art.

Les acteurs que j'ai connus transportent fréquemment dans la vie réelle certaines particularités qui nous rappellent leur technique professionnelle. Quelques-uns sont tellement différents que l'on verrait à peine une ressemblance entre eux et la personne applaudie un soir dans telle ou telle pièce.

Les hôtes de la Maison-Blanche

J'ai commencé il y a quelques années à recevoir quelques-unes des très jeunes vedettes d'Hollywood qui étaient assez gentilles pour venir à Washington apparaitre dans les différents bals donnés à l'occasion de l'anniversaire de mon mari. J'ai, dès la première année, gardé le souvenir d'une personne charmante : Ginger Rogers. L'année suivante, les stars vinrent nombreuses et je les invitai à déjeuner. Je réunis ainsi M. Robert Taylor, Miss Marsha Hunt, Miss Mitzi Green, M. Frederik Jagel, Miss Jean Harlow. Ils allèrent d'abord tous saluer mon mari dans son bureau. Puis nous prîmes ensemble le repas dans la salle à manger officielle. Je leur demandais ensuite s'ils désiraient connaître mieux la Maison-Blanche, car j'étais curieuse de savoir s'ils s'intéressaient aux détails historiques. Jean Harlow et Robert Taylor étaient ravis de cette proposition et nous parcourûmes en groupe notre résidence, de la cave au grenier. Les domestiques nègres étaient très excités et au troisième étage Robert Taylor se laissa soutirer un autographe qu'il donna très généreusement. Rien de semblable ne lui serait arrivé toutefois s'il ne s'était détaché de notre groupe.

Quand Marie Dressler passa une nuit chez nous, sa femme de chambre lui raconta le grand intérêt que sa visite suscitait parmi le personnel. Le lendemain, avant de partir avec le Président et moi pour inaugurer un monument, elle descendit à la cuisine et y passa une heure à dire « bonjour » et à donner des signatures avec une exquise simplicité. Personne ne l'a jamais imitée. Marie Dressler est morte, la petite Jean Harlow aussi, mais je n'oublierai jamais les lettres qu'elles m'ont écrites toutes deux, tant elles étaient imprégnées d'enthousiasme de leur séjour à la Maison-Blanche. Peut-être une actrice est-elle plus sensible à l'atmosphère qu'une autre personne. De toute façon, Marie Dressler et Jean Harlow exprimèrent leurs sentiments mieux qu'aucun de nos invités ne le fit jamais.

Mes belles-filles jalouses

En janvier, un autre groupe vint nous voir. Cette fois, mes enfants étaient presque tous à la maison, de sorte que la jeunesse put s'amuser. J'avais convié au lunch M. E. Brown, Miss Janet Gaynor, Miss Ann Gillis, la vedette de dix ans, et M. Tom Kelly, qui en a douze, M. et Mrs Fredric March et Miss Eleanor Powell. Deux de mes belles-filles furent extrêmement jalouses de la jolie Eleanor, au moins le prétendirent-elles. Je remarquai d'ailleurs que mes fils tenaient beaucoup à jouer les cicerones dans la Maison-Blanche, alors qu'en général ils se dérobaient à cette obligation.

Après avoir fait le tour de la maison, ils revinrent au salon et Franklin Jr me fit cette remarque : « Je pense, maman, que tu ferais bien de nous faire repasser un examen d'histoire, nous ne sommes pas très sûrs d'avoir raconté sur les différentes salles des choses absolument exactes. » On prit alors des photographies sur lesquelles quelques-uns de mes petits-enfants figurent à côté de leur star favorite.

Comment je trouve Shirley

Au cours de mon voyage à Los Angeles au printemps 1938, j'ai rencontré pour la première fois Shirley Temple. Ses éloges m'avaient été chantés à plusieurs reprises par le secrétaire d'Etat Morgenthau et le maître des Postes Jim Farley. Cette jeune demoiselle a une façon de traiter les hommes aussi bien à l'écran que dans la vie qui gagne, je le comprends, immédiatement tous les cœurs. Quant à moi, j'admire surtout sa mère. La fillette est précoce à certains égards, elle n'a pourtant pas perdu son charme enfantin. Shirley m'annonça à Hollywood qu'elle comptait venir nous voir cet été : elle tint parole et vint dire « bonjour » au Président. Le secrétaire du Trésor interrompit son travail pour la promener à travers la Maison-Blanche et la Trésorerie. Shirley vint ensuite à New-York et mes petits-enfants qui étaient avec moi l'invitèrent à un pique-nique à Hyde Park. Parfois les enfants sont des critiques impitoyables de leurs compagnons d'âge. Mes enfants cependant adoptèrent Shirley d'emblée. Nous fîmes prendre quelques photographies parce que la firme qui fait tourner Shirley l'avait demandé. L'enfant prit au sérieux cette prise de vue et m'apprit comment il fallait marcher et se tenir. Sa mère s'appliqua à rouler ses boucles et à lui mettre des rubans. Cela durait une éternité. Mes deux petits-enfants demandaient à chaque instant : « C'est bientôt fini, Shirley ? » Mais elle

Hayworth. Un visage amp sur un corps fle- comme une liane. depuis quelque temps, oguée parmi les vingt tes ayant le plus de ppeal d'Hollywood. u nombre des privi- qui ont été invi- ux lunches hebdo- ires de Mme Roosevelt.

pino. On ne sait dmirer le plus chez sa beauté ou de pièglerie. Actuelle- 'une des stars les v ue des Etats- A asé dernière- à un bal officiel. col. Knox, secré- Etat à la Marine.





Helen Drew ne manque jamais, entre deux films, de se payer une bonne période de vacances au cours de laquelle, suivant sa propre expression, elle oublie qu'elle fait du cinéma. La voici au cours d'une de ces journées de « relaxation ». Couchée sur le gazon, elle fait des patiences.

Peggy Moran et Katherine Adams viennent de prendre un bon bain. En attendant de plonger de nouveau dans la piscine proche, elles bavardent gaiement. « Que la vie est belle, tout de même ! » semblent-elles dire.

ne s'impatientait pas. Et quand je lui demandai plus tard si ce n'était pas ennuyeux de soigner ses cheveux avec tant d'insistance, elle me répondit : « Si, mais maman le fait tellement bien ! »

Je crois qu'elle sera toujours la première, quoi qu'elle fasse. Et si on me demandait ce qui m'a le plus frappé en elle, je dirais : sa démarche. Quand les enfants accoururent en groupe, elle était à leur tête et elle y resta toute la journée. Elle était aussi ingénieuse que les autres à inventer des jeux et elle s'amusa beaucoup. Cependant, elle ne se rendait pas compte que tous les voisins étaient accourus pour assister à notre pique-nique. Quelques semaines plus tard, je recevais encore des lettres de personnes qui m'assuraient qu'elles seraient venues de loin si elles avaient su que Shirley Temple était notre invitée.

Les stars françaises

Nous avons eu le plaisir de recevoir à la Maison-Blanche les artistes françaises, telles qu'Annabella et Simone Simon. Elles sont ravissantes et me paraissent beaucoup plus fines que bon nombre de vedettes américaines.

Bien avant de venir à Washington, j'avais eu à ma table des artistes de toutes sortes et, c'est étrange, j'ai toujours considéré avec autant d'intérêt les jeunes débutants qui luttaient âprement que les hommes et femmes arrivés à l'apogée de leur gloire. C'est un jeu fascinant que de les voir marcher vers le succès. Sont-ils de taille à se faire remarquer? S'ils ont vraiment du talent, les efforts ne les ont pas rebutés. Je pense souvent que les gens qui ont, par exemple, acheté les premiers Van Gogh doivent avoir une drôle d'impression ! Ils avaient certainement une grande confiance dans leur jugement, mais ils le voient aujourd'hui confirmé par le monde entier !

On dit qu'il est difficile de vivre avec les artistes. C'est peut-être vrai. Mais peu de réunions me plaisent et m'intéressent autant que celles de gens dont les intérêts gravitent autour de la scène et de l'écran. Je les aime tous. Je me sens même capable de me mettre absolument à leur diapason !

LE SHORT

SKETCH
en 1 acte et 4 tableaux

1er TABLEAU

LUI, ELLE

Lui, assis à une table, prend son petit déjeuner du matin en lisant son journal. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans. Il mesure 1 mètre 70, mais a — par contre — un tour de taille impressionnant.

Au bout de quelques minutes, Elle — revêtue d'un magnifique peignoir à fleurs rouges — fait son apparition. Blonde, très jolie, on lui donne trente ans à peine.



ELLE (*se glissant à pas de loup derrière son mari et lui bandant les yeux de ses mains*). — Hou ! Hou ! Qui est-ce ?

LUI. — Il y a dix ans que nous sommes mariés et, pendant ces dix ans, tu n'as pas manqué une seule fois de me dire tous les matins : « Hou ! Hou ! Qui est-ce ? » Crois-tu que, même si je ne savais pas qui c'était, je n'aurais pas eu le temps de l'apprendre ?

ELLE. — Comme tu sais être désagréable quand tu le veux ! Ce que je fais là est une simple cajolerie. Les petites cajoleries, dit-on, entretiennent l'amitié...

LUI. — Les petits cadeaux aussi. J'ai eu dix fois l'occasion de m'en rendre compte cette semaine...

ELLE. — Que veux-tu dire ? (*Très digne*) Je ne comprends vraiment pas à quoi tu veux faire allusion.

LUI. — Cela n'a aucune importance. Passons...

Il se replonge dans la lecture de son journal. Un temps.

ELLE. — Puisque tu viens de parler de cadeaux, laisse-moi te rappeler qu'après-demain c'est ton anniversaire.

LUI. — C'est très gentil à toi de me rafraîchir la mémoire. J'avais tout à fait oublié. Il faudra donc que je t'offre encore quelque chose...

ELLE. — Décidément, tu manques tout à fait de tact ce matin... Non, vieux grincheux. Si je te rappelle ton anniversaire, ce n'est pas pour que tu m'offres un cadeau. C'est, au contraire, pour t'annoncer que je vais t'en offrir un...

LUI (*sursautant*). — Quoi ? Ai-je bien entendu ?

ELLE. — Oui. Tu as parfaitement entendu. Vois-tu, nous autres femmes, nous ne sommes pas aussi intéressées que vous autres, hommes, voulez bien le dire... (*sur le ton de la déclamation*) Nous avons très souvent des élans de générosité...

LUI (*attendri*). — Je n'en ai jamais douté, chérie...

ELLE. — En tout cas, pour ce qui est de ton anniversaire, tu n'as qu'à me dire ce que tu aimerais avoir. Je te l'achèterai.

Un temps. Lui réfléchit...

LUI. — Mon choix est fait. Je voudrais que tu m'achètes un short.

ELLE. — Un short ?

LUI. — Oui. Tu sais ces culottes kaki...

ELLE. — Je sais très bien ce que c'est qu'un short.

LUI. — Alors pourquoi t'exclamer comme tu viens de le faire ?

ELLE. — C'est que, avec tes quatre-vingt-douze kilos, je te vois difficilement porter un short.

LUI (*piqué*). — Mes quatre-vingt-douze kilos, je les avais déjà il y a dix ans... Cela ne t'a pas empêché de m'épouser. Non, mais depuis quand le fait de peser quatre-vingt-douze kilos empêche-t-il quelqu'un d'avoir du charme ?

ELLE. — Je suis d'accord avec toi. A condition, cependant, que le quelqu'un en question fasse un petit effort pour masquer un peu... ses rondeurs. Tu as toujours été de cet avis, d'ailleurs. L'année dernière encore, à la plage, ne prenais-tu pas tes bains de très bon matin en déclarant que — quand on avait ton tour de taille — il était indécent de s'exhiber en maillot devant le monde ?

LUI. — C'est exact. Mais les choses ont changé depuis. (*L'air inspiré*) J'ai eu la révélation du short...

ELLE (*appuyant sur les mots*). — La... révélation... du... short ?

LUI. — Oui. Cela s'est produit il y a environ un mois. J'étais allé passer une heure, le soir, à l'association dont mon personnel fait partie. On y donnait une conférence sur le short. Pendant une demi-heure, un monsieur charmant et plein de fougue a vanté avec éloquence les innombrables mérites du short. Il était lui-même en culottes et ses jambes — pour ne parler que d'elles — étaient si spirituelles, si tu savais ! Après lui, d'autres orateurs ont pris la parole. Ils étaient également en short. Ils ont employé de grands mots. Ils nous ont fait comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement d'une réforme vestimentaire, mais aussi et surtout d'une réforme sociale. Je n'avais jamais imaginé, jusque-là, que le fait de raccourcir ses pantalons pouvait être un geste d'une portée sociale. Mes yeux, à présent, se sont ouverts. Depuis que j'ai assisté à cette réunion, j'ai constamment l'envie de m'arrêter à quelque coin de rue et d'apostropher les passants...

ELLE. — Et que leur dirais-tu à ces braves passants ?

LUI. — Qu'ils croupissent dans une erreur intolérable. Que leurs corps ont soif de soleil, d'air pur, de liberté. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu le courage moral de secouer le joug des conventions et nous nous sommes imposés toutes sortes de tortures physiques. A présent, c'est fini. En libérant nos corps, nous libérons également nos esprits. C'est un ordre nouveau qui commence... Le jour du short est arrivé.

ELLE (*placide*). — C'est très beau tout ce que tu viens de dire. Mais j'avoue que tu ne m'as pas convaincue. Abstraction faite, d'ailleurs, de la question de ton tour de taille, je ne réalise pas comment toi, le directeur des Magasins « Au chic contemporain » qui sont les plus importants de la ville, tu pourrais faire du short ta tenue habituelle. Et ta situation sociale et mondaine, qu'en fais-tu ?

LUI. — Ma situation sociale et mondaine ? Encore des préjugés. Décidément, je te croyais plus moderne. Enfin, je n'insiste pas. J'espère, d'ailleurs, que si je n'ai pas réussi, moi, à te convaincre, mon ami le journaliste y parviendra. Je l'attends d'une minute à l'autre. Il est si éloquent...

Un temps. Lui poursuit la lecture de son journal. Elle attaque son petit déjeuner.

On sonne à la porte. Le journaliste est introduit. Il a environ deux mètres de haut et est d'une maigreur saisissante. Il est en short et tient un casque à la main. Il fume un énorme cigare et porte un monocle à l'œil gauche.

PERSONNAGES

Lui — Elle — Le journaliste

Le directeur des Magasins « Au chic contemporain »

La scène se passe, de nos jours, dans un intérieur bourgeois confortable, quelque part en Egypte.

2ème TABLEAU

LUI, ELLE, LE JOURNALISTE



LE JOURNALISTE. — Bonjour, bonjour. (*S'adressant à Lui*) Vous avez lu le journal ? Mon article vous a plu ?

LUI. — Oui. Il est magnifique.

LE JOURNALISTE. — Vous êtes gentil de me le dire. En effet, je n'écris pas trop mal. D'ailleurs, vous allez me donner votre avis sur ceci. (*Il tire un immense papier de sa poche et se met à lire*) « ...Le monde ne saurait tolérer plus longtemps qu'un homme, un seul, veuille la replonger dans les ténèbres des coutumes rétrogrades. Pendant des années, pendant des siècles, les hommes ont travaillé, lutté pour avoir le droit de penser et d'agir en liberté. Nous ne saurions admettre que, parvenus à ce stade où tout être humain peut faire ce que bon lui semble, on veuille nous faire revenir en arrière... Léguons-nous contre l'homme qui nourrit un tel dessein... Que ses tentatives d'empêcher nos efforts de libération viennent se briser contre le bloc de nos volontés unies... A aucune condition, nous n'accepterons de pactiser avec lui et nous n'aurons de cesse que lorsque nous l'aurons fait disparaître de ce monde... » Qu'en pensez-vous ?

LUI. — C'est un véritable morceau d'éloquence.

ELLE. — C'est très émouvant. De qui s'agit-il ? D'Hitler ?

LE JOURNALISTE. — Mais pas du tout, chère Madame. L'homme sur lequel je jette ainsi l'anathème, c'est l'individu rétrograde, le réactionnaire dangereux qui, au lieu de suivre notre mouvement et se libérer par le short, s'obstine à porter des vêtements d'une autre époque. J'étais, hier soir, à un cocktail organisé par une dame de mes amies. Eh bien, figurez-vous qu'il y avait là au moins dix messieurs qui portaient des pantalons et des faux-cols... Des faux-cols durs, même, si je ne m'abuse. C'était vraiment lamentable. Comment peut-on, ainsi, s'opposer au progrès ?

ELLE. — Moi je trouve cela tout à fait naturel. D'ailleurs, vous avez beau me parler du short, je ne suis toujours pas convaincue. Croyez-vous vraiment que, pour des hommes, le short soit une tenue recommandable ?

LE JOURNALISTE (*piqué*). — Pour des hommes !... Pour des hommes !... Mais, chère Madame, tous les esthètes sont d'accord pour affirmer qu'au point de vue de la ligne le corps de l'homme est infiniment plus parfait que celui de la femme...

ELLE (*le toisant*). — On ne le dirait pas...

LE JOURNALISTE (*enchainant*). — Si, dans la pratique, cette affirmation comporte quelques exceptions, il n'en reste pas moins qu'elle est exacte en théorie. D'ailleurs, c'est là une querelle fastidieuse. Car il s'agit moins de beauté que d'avantages. Et Dieu sait si le short en a !

ELLE. — A ce point ?

LE JOURNALISTE. — A ce point... En premier lieu, le short est économique. En second lieu, il permet à ceux qui le portent de passer pour des militaires...

ELLE. — Et quel avantage particulier cela représente-t-il ?

LE JOURNALISTE. — Vous ne vous rendez donc pas compte ? Et le prestige de l'uniforme, qu'en faites-vous ? Actuellement, dans le pays, il n'y a de succès — au point de vue féminin — que pour les militaires. Un soldat est automatiquement adopté, cajolé. Il bénéficie de toutes sortes de faveurs, tandis que les malheureux civils n'ont même plus les miettes de la table. Le short, qui permet aux gens de se faire prendre pour des militaires, leur ouvre — du même coup — un monde de faveurs interdites... Tenez, moi qui vous parle, la première fois que j'ai revêtu un short, je suis allé au cinéma. Dans le hall, pour je ne sais quelle raison, j'ai adressé la parole à une jeune fille. Elle s'est aussitôt pâmée de joie : « Ah ! m'a-t-elle dit, enfin un militaire qui parle le français ! Voici des mois que je rêve de fréquenter un militaire. Mais comme je ne sais pas l'anglais... » Et, passant d'autorité son bras sous le mien, elle m'a conduit au guichet où elle a payé mon billet, m'a offert des bonbons, une glace... Et, le spectacle fini, m'a demandé où elle pouvait me voir le lendemain.

LUI. — Qu'avez-vous répondu ?

LE JOURNALISTE. — Qu'aurait répondu un célibataire à ma place ? Nous nous voyons régulièrement tous les deux jours. Elle m'appelle « mon héros ». Je lui raconte mes exploits militaires. Saviez-vous, cher ami, que — dans le désert de l'Ouest — j'ai fait à moi seul, un jour, deux cents prisonniers ?

LUI. — Je vois que vous n'y allez pas de main morte.

LE JOURNALISTE. — Oh ! nous sommes, dans notre profession, habitués aux exagérations... En tout cas, et pour en revenir au short, il permet également de se faire passer pour un réfugié.

ELLE. — Et cela aussi comporte-t-il des avantages ?

LE JOURNALISTE. — Mais certainement. Tout comme les militaires, les réfugiés sont l'objet de toutes sortes d'attentions. On s'apitoie sur leur sort, même quand ils ont le portefeuille bourré de billets de banque... Ils vivent pendant des mois chez des gens qu'ils connaissent à peine...

LUI. — Sans compter que les autorités se chargent de les marier.

LE JOURNALISTE. — A ce propos, laissez-moi vous dire qu'un grand nombre de femmes cairotes qui n'arrivaient pas à se marier ont pris le train pour Alexandrie, y sont restées deux jours, puis sont de nouveau rentrées dans la capitale où elles se sont faites passer pour des réfugiées sans famille. Elles espèrent, ainsi, trouver un mari. Il est arrivé, d'ailleurs, à ce sujet, une drôle d'aventure à un de mes amis. N'écoutant que son bon cœur, il avait demandé à épouser une réfugiée. Conduit à la foire aux fiancées, il a eu la surprise de trouver, parmi les jeunes épouses offertes à son choix, une de ses voisines qui, depuis cinq ans, le poursuit de ses assiduités...

Grosses légumes...

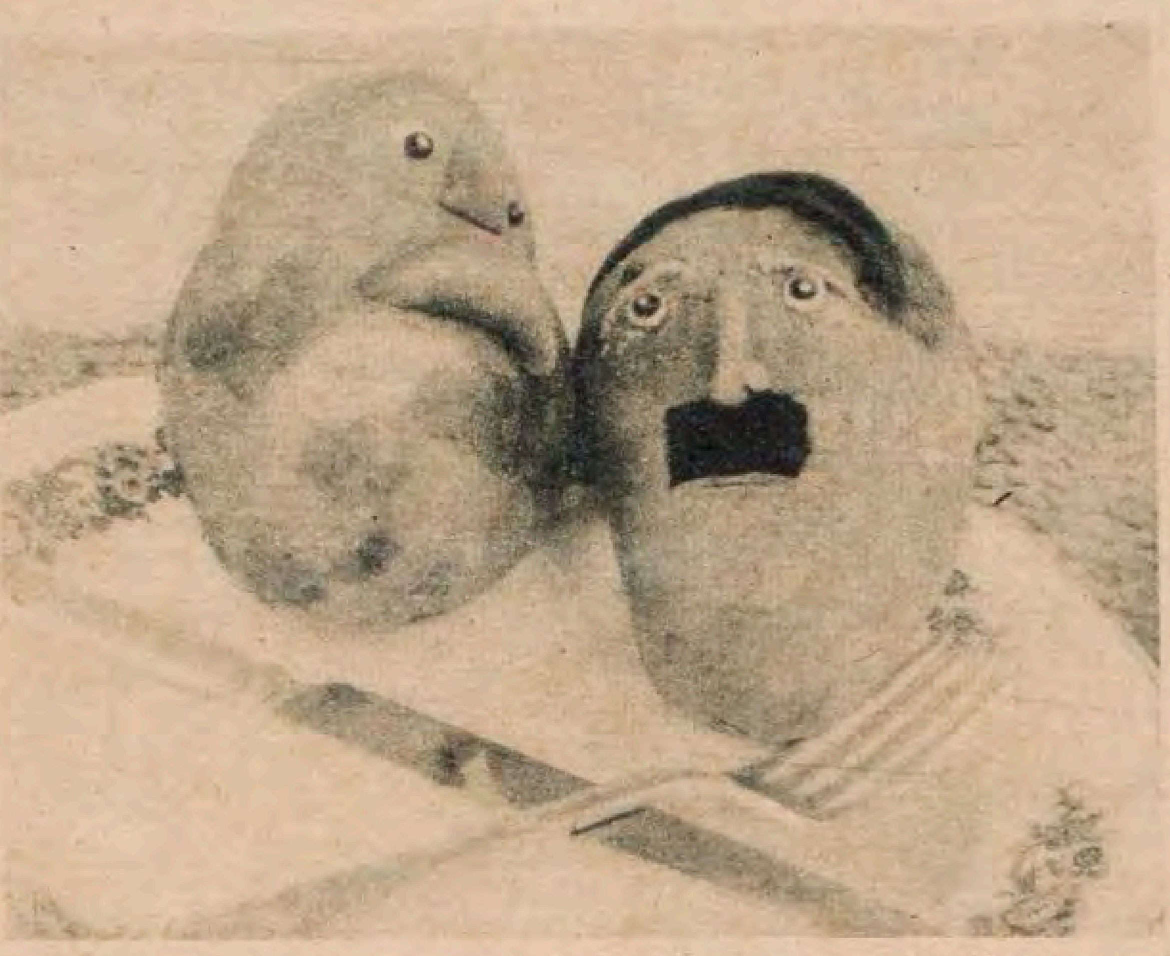
Des pommes de terre... quelques tomates... des fleurs... des légumes ET VOUS POUVEZ CRÉER LES PERSONNAGES LES PLUS DIVERS



Une conférence. Il s'en fait tous les jours. Orateur et public peuvent être représentés au moyen de courges rangées en demi-cercle. Les courges figurant le public ne demandent que très peu de travail. Celle représentant le conférencier exige d'être longuement façonnée. Le résultat est des plus curieux.



Laurel et Hardy. Ils ont des têtes caractéristiques et, pourtant, ils ne sont pas bien difficiles à représenter. Une courge, sur laquelle deux bandes de papier en croix figureront les yeux, vous permettra d'obtenir le visage en hauteur de Laurel. Pour celui de Hardy, choisissez une pomme de terre bien ventrue, au centre de laquelle une immense entaille figurera la bouche.



L'Axe... Il fait beaucoup de bruit dans le monde. Vous pouvez, pourtant, si vous le voulez, le représenter à très peu de frais. Pour Mussolini, qui est strictement chauve, une pomme de terre artistiquement travaillée et deux prunes pour les yeux suffisent. Pour Hitler, il est nécessaire d'ajouter la moustache à la Charlot et la mèche à la Napoléon.



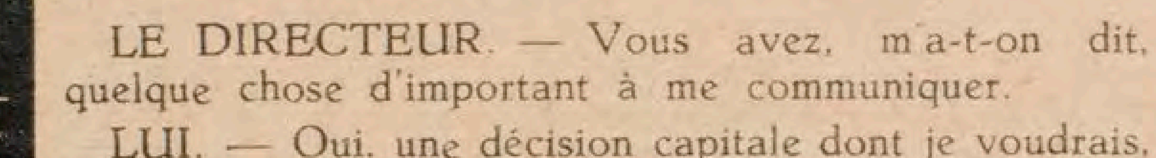
Une pomme de terre à laquelle vous faites deux grandes entailles pour les yeux, deux prunes de petite taille qui serviront de pupilles, une moustache postiche, deux fleurs en guise d'oreilles et vous avez... Moustapha El Nahas pacha, leader du Wafd. La ressemblance générale est fonction du degré de talent que vous possédez.

Mais là n'est pas la question et je ne suis point venu pour vous raconter des histoires... Qu'avez-vous décidé de faire pour notre cause ?

LUI. — Eh bien, j'ai convoqué pour tout à l'heure le chef de mon personnel. Je vais lui faire part de ma volonté de voir, dès demain, tous les employés des établissements « Au chic contemporain » adopter le short... C'est un premier pas...

LE JOURNALISTE. — Magnifique. Vous êtes de la pâte dont on fait les réformateurs. Oh ! si tout le monde, en Egypte, pouvait « réaliser » comme vous !

3ème TABLEAU



LUI, ELLE, LE JOURNALISTE, LE DIRECTEUR DES MAGASINS « AU CHIC CONTEMPORAIN »

LE DIRECTEUR. — Vous avez, m'a-t-on dit, quelque chose d'important à me communiquer.

LUI. — Oui, une décision capitale dont je voudrais, d'ailleurs, que vous réalisiez comme moi toute la portée... A partir de demain, j'exige que tous mes employés — vous compris — portent le short.

LE DIRECTEUR. — Le short ?

LUI. — Oui, le short. Une croisade est actuellement en train d'être prêchée. Et je tiens à ce que les établissements « Au chic contemporain » donnent l'exemple.

LE DIRECTEUR. — En ce qui me concerne, Monsieur, ce changement de tenue que vous exigez comporte certaines difficultés.

LUI. — Lesquelles ?

LE DIRECTEUR. — J'ai cinquante ans. J'ai des enfants qui riraient de me voir adopter un costume dont ils ont tout fait, jadis, pour se débarrasser. Et puis... j'ai une petite amie qui refuserait de me revoir si je me présentais devant elle en short.

LUI. — Laissez-la tomber. Elle n'est pas moderne et ne mérite par conséquent pas l'intérêt que vous lui témoignez. D'ailleurs, il s'agit encore une fois d'une croisade, d'un mouvement social, et nos considérations personnelles doivent disparaître (*solennel*) devant l'intérêt supérieur de la collectivité.

LE DIRECTEUR. — Mais, Monsieur, il ne s'agit pas que de moi. Il s'agit également de vous. Nous sommes un Magasin de nouveautés. Comment voulez-vous que nos employés continuent à vendre des complets à nos clients s'ils sont eux-mêmes en short ?

LUI. — J'ai déjà pensé à la chose. Aussi, à partir de demain, nous allons cesser de vendre des complets. Nous ne vendrons que des shorts. Nous en créerons de toutes les formes et de toutes les couleurs. Il y aura le short pour le sport, le short pour le bureau, le short pour les après-midi habillées, le short pour cérémonies, le short pour soirées. Nous en ferons de même pour la branche « articles pour dames ». Plus de robes, mais des shorts, une multitude de shorts adaptés aux différentes circonstances de la vie féminine. C'est là une très grande idée, susceptible d'entraîner une profonde réforme des mœurs. D'ailleurs, tenez, pour bien marquer que certaines époques sont révolues, nous allons changer le nom de nos établissements. Désormais, nous nous appellerons : Le short de l'avenir...

4ème TABLEAU

LUI, ELLE

Le lendemain. Lui, assis à une table, prend son petit déjeuner du matin en lisant son journal. Au bout de quelques minutes Elle, revêtue d'un magnifique peignoir à fleurs rouges, fait son apparition.



ELLE (*se glissant à pas de loup derrière son mari et lui bandant les yeux de ses mains*). — Hou ! Hou ! Qui est-ce ?

LUI. — Il y a dix ans que nous sommes mariés...

ELLE. — ...Et pendant ces dix ans je n'ai pas cessé... Je sais... Je sais... Ecoute, chéri, je vais t'annoncer une grande nouvelle...

LUI. — Laquelle ?

ELLE. — D'abord que je t'ai acheté ton short.

LUI. — Tu es un amour.

ELLE (*enchaînant*). — Ensuite que j'ai réalisé l'une des idées que tu exprimais hier devant ton chef du personnel.

LUI. — Qu'est-ce à dire ?

ELLE. — Eh bien, voilà. Je me suis commandé une série de trente-six shorts de forme, de couleur et de tissu différents qui constitueront désormais ma garde-robe. J'aurai un short pour le thé, un short pour le cocktail, un short pour le dîner. Pour faire plus original, et plus riche, j'ai fait orner certains d'entre eux de perles précieuses... Tu verras comme ce sera joli... Et, tu sais, la couturière m'a fait des prix d'amis. Le tout ne te coûtera que la bagatelle de trois cents livres...

LUI. — Tu trouves que c'est peu ?

ELLE (*candide*). — Comment, chéri, tu veux réformer les mœurs de tes contemporains et tu recules devant trois cents livres ?...

LUI. — J'ai tort, en effet. D'ailleurs, puisque c'est fait, se lamenter ne servirait à rien.

Un temps. Il plonge le nez dans son journal. Elle déjeune.

LUI (*regardant sa montre*). — Chérie, il est neuf heures. Tu as juste le temps de t'habiller si tu veux que nous allions à ce mariage...

ELLE. — M'habiller ? Mais c'est impossible ! Depuis tout à l'heure, je n'ai plus de robes...

LUI. — Plus de robes ? Tu en avais quarante !

ELLE. — Oui, mais ton plaidoyer en faveur du short m'a tellement convaincue que, ce matin, j'ai fait cadeau de toutes mes toilettes à mon amie Flora. Si tu savais comme elle a été heureuse !

LUI. — Je la comprends ! Et tu crois que tu pourras vivre comme cela, sans robes ?

ELLE. — Mais certainement, mon chéri. Ne t'ai-je pas dit que je m'étais commandé trente-six shorts ? C'est plus qu'il n'en faut... Toi et moi en short dans le monde... On va faire sensation...

LUI. — Je le crains...

ELLE (*en aparté*). — Sans compter qu'à moi aussi on pourra me prendre pour une réfugiée !

Rideau

MARCEL PERRIER

Un conte policier par Agatha Christie

POIROT FAIT UNE ENQUETE



— Enfin ! nous voilà arrivés, dit Henry Bonnington en prenant place devant une des tables du restaurant. Le « Gallant Endeavour » est sans conteste l'établissement où l'on mange le mieux. N'êtes-vous pas de cet avis, M. Poirot ?

— Tout à fait, répondit Hercule Poirot, en caressant du doigt sa fine moustache. Le « Gallant Endeavour » est certainement le meilleur restaurant de tout Londres.

— Je constate que vous y êtes un fidèle habitué, fit Bonnington en jetant un regard de satisfaction autour de lui.

— Moi ? Je n'y ai jamais mis les pieds avant ce soir.

Légèrement décontenancé, Henry Bonnington s'efforça de sourire.

— Mais vous venez de déclarer...

— ...Que c'est le meilleur restaurant de Grande-Bretagne. Voyons ! mon cher ami, ne suis-je pas votre invité ? Je ne saurais vous contredire, sans manquer à la plus élémentaire convenance.

Henry Bonnington s'esclaffa.

— Poirot, vous valez bien votre réputation... Hé ! Molly ! cria-t-il, comme une blonde et jolie serveuse passait près d'eux.

— Bonsoir, M. Bonnington, fit la jeune fille en s'arrêtant. Nous avons aujourd'hui votre plat favori. Préférez-vous commencer par le poisson ou le potage ?

Bonnington consulta Poirot du regard. Celui-ci étudiait attentivement le menu en mordillant sa moustache.

— Mon cher, je m'en remets entièrement à votre bon goût, fit-il enfin en déposant le menu sur la table avec un geste de désespoir comique.

— La nouvelle génération ne sait pas manger, dit Bonnington comme Molly s'éloignait. Elle mange plutôt n'importe quoi et n'importe comment. Surtout les femmes.

— La femme aime le changement, fit sentencieusement Poirot.

— Le choix, la régularité et l'expérience sont les trois vertus du fin gourmet, reprit Bonnington qui s'animait. Tenez, regardez ce sexagénaire barbu, ajouta-t-il en désignant à Poirot un dîneur installé à l'extrémité opposée de la salle. C'est Papa Noël.

— Il s'appelle Papa Noël ? demanda Poirot.

— C'est du moins le sobriquet sous lequel il est connu dans l'établissement. On ne connaît pas son vrai nom.

A ce moment, Molly revenait avec le premier service.

— Molly, Monsieur désire recueillir de votre charmante bouche quelques détails sur Papa Noël, dit galamment Bonnington.

— Papa Noël, prononça Molly comme si elle récitait une leçon bien apprise, dîne régulièrement au « Gallant Endeavour » les mardis et les mercredis de chaque semaine. Cette habitude remonte à plus de dix ans. Personne ne connaît son vrai nom, son domicile ou sa profession. Il commande invariablement les mêmes plats.

— Que vous disais-je ! s'écria Bonnington en clignant de l'œil à Poirot, c'est un connaisseur.

— A propos, déclara subitement Molly, Papa Noël a transgressé pour la première fois à son habitude cette semaine. Il est venu dîner lundi dernier.

— Voilà qui est curieux, prononça Poirot d'un ton légèrement ironique.

— Le fait me sembla d'autant plus extraordinaire, continua la serveuse, que pour la première fois également je le vis changer son menu. Il commanda une soupe aux tomates, du beefsteak, un pudding et une tarte aux mûres. Moi qui connaissais si bien ses goûts, je n'en revenais pas. Une tarte aux mûres. Je vous le demande ! Lui qui ne pouvait la supporter !

— Pourrait-on savoir la cause de ce changement subit ? demanda Bonnington à Poirot, comme la jeune serveuse s'éloignait après avoir été récompensée d'un sourire.

— Cette transgression à une habitude aussi ancienne me semble, à moi également, très intéressante. Cependant je préfère entendre votre opinion personnelle. Comment expliquez-vous cette singulière métamorphose ?

— Me prenez-vous donc pour le Dr Watson ? dit Bonnington en riant. Je vais cependant essayer de satisfaire votre curiosité. Voyons... Voyons... Ah ! Le docteur lui a sans doute prescrit un changement de régime.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Poirot.

— Croyez-vous donc qu'un médecin — même le moins versé dans son art — puisse conseiller des mets aussi lourds à un sexagénaire ?

Bonnington réfléchit profondément.

— Entendu, M. le Policier, on trouvera autre chose.

Puis, comme si une inspiration subite lui était venue :

— J'y suis ! Eurêka ! Papa Noël était en proie à une violente émotion qui lui fit perdre la notion de ses habitudes...

— Au contraire, cher ami, tout au contraire, interrompit Poirot avec un geste de protestation. Un homme qui serait — comme vous le dites — en proie à une forte émotion ne penserait pas le moins du monde à changer ses habitudes. Au restaurant, il prononcerait automatiquement les noms des mets qu'il a coutume de manger.

Bonnington leva les bras au ciel.

— Décidément, je donne ma langue à tous les chats. Vous avez réponse à tout, mon cher Poirot. Quelle est donc votre version ?

— Je donne mon explication pour ce qu'elle vaut, déclara Poirot. Cet homme méditait peut-être de commettre un crime.

* * *

Quinze jours plus tard, Hercule Poirot et Henry Bonnington se rencontrèrent par hasard dans le métro. La voiture était pleine à craquer et les deux hommes se contentèrent de se saluer de loin. A Piccadilly Circus, il y eut une affluence vers la sortie et les deux hommes purent enfin trouver deux places contiguës.

— Quel heureux hasard ! dit Poirot.

— Mon cher ami, répondit Bonnington, la vie n'est, à tout prendre, qu'une suite de hasards.

Le détective hocha la tête en signe d'approbation.

— Ainsi tenez, continua Bonnington en désignant d'un geste théâtral l'ensemble des voyageurs du compartiment, ces visages les reverrons-nous de nouveau ? Bientôt ils vont disparaître à tout jamais. C'est comme un rêve que nous faisons tout éveillés.

Bonnington s'arrêta, et se tournant vers son compagnon :

— A propos de disparition, vous souvenez-vous du vieillard qui a fait l'autre jour l'objet de notre conversation au « Gallant Endeavour » ?

— Parfaitement, répondit Poirot, je me souviens fort bien de Papa Noël.

— Eh bien ! Papa Noël a disparu.

— Tiens ! Tiens ! fit le détective, l'air soudain intéressé. Que lui est-il donc arrivé ?

— Je l'ignore. Il n'est pas venu au restaurant depuis dix jours. Le menu qu'on lui a servi l'autre soir a dû lui causer une indigestion, ajouta-t-il en riant.

Il se leva.

— Voici ma station, jeta-t-il comme le métro s'arrêtait. Au revoir. Le pauvre homme n'est peut-être que malade.

— Ou mort, tout simplement, répondit Poirot en tortillant sa moustache d'un air rêveur.

* * *

Hercule Poirot parcourut du doigt une liste de noms. C'était le bulletin des personnes décédées dans le quartier de King's Road, durant la dernière quinzaine.

Un nom attira son regard.

— « Henry Gascoigne, 69 ans », murmura-t-il. Ça doit être cela.

Le jour même, Poirot se rendit chez le Dr MacAndrew's, médecin de King's Road. Le Dr McAndrew's le reçut fort aimablement.

— Gascoigne ? répondit-il à sa question. Mais parfaitement. Un vieillard excentrique qui habitait seul une de ces vieilles et tranquilles maisons de King's Road qu'on est en train de démolir graduellement. Ce n'était pas à proprement parler un de mes clients, mais je le connaissais suffisamment et suis fort bien au courant de l'affaire puisque j'ai été moi-même chargé de l'autopsie. Ce furent ses voisins de palier qui s'inquiétèrent les premiers de son absence. Les bouteilles de lait s'entassaient devant sa porte et il ne donnait aucun signe de vie. On enfonça la porte et on découvrit le malheureux. Il avait roulé du haut des escaliers et s'était brisé le cou. Il portait une robe de chambre bleue garnie d'une longue cordelette. De l'avis des enquêteurs, cette cordelette a dû être la cause de sa chute.

— Je comprends, fit Poirot en passant une main sur son large front. Il ont donc conclu à une mort accidentelle.

— C'est cela.

— N'avait-il aucune parenté ?

— Un neveu, qui venait lui rendre visite une fois par mois. Son nom est Lorrimer, George Lorrimer. Il exerce lui-même la profession de médecin et habite Wimbledon.

— A combien remontait le décès quand le corps a été découvert ?

— A quarante-huit heures au minimum, à soixante-douze au plus. Le corps a été découvert le 6 novembre au matin. Or, on a trouvé dans la poche de sa robe de chambre une lettre datée du 3 et estampillée à Wimbledon l'après-midi du jour même. Cette lettre a dû être délivrée vers les 9 heures du soir. On peut donc affirmer que la mort a eu lieu le 3 novembre après 9 heures. Le fait est d'ailleurs confirmé par le contenu de l'estomac et le processus de la digestion. Gascoigne a dû prendre son repas deux heures environ avant son accident. L'ayant examiné d'ailleurs le 6 novembre au matin, j'ai tout de suite supposé que le décès devait remonter à quelque soixante heures plus tôt.

— Tous ces faits s'enchaînent bien, observa Poirot après un court silence. Quand Gascoigne a-t-il été aperçu vivant pour la dernière fois ?

— Le mercredi 3 novembre. Il prit son dîner au « Gallant Endeavour » à 7 h. 30. Il semble d'ailleurs que son habitude était de prendre là ses repas chaque mercredi soir.

— Ce neveu était-il donc son seul parent ?

— Il avait bien un frère jumeau — cette histoire est d'ailleurs fort curieuse — mais ils ne se voyaient jamais. Ils s'étaient brouillés, je crois, à la suite d'une querelle. L'autre jumeau, Anthony Gascoigne, avait épousé une femme très riche. Mais ce qui est vraiment tout à fait surprenant dans tout ceci, *c'est qu'ils moururent le même jour*. En effet, Anthony décéda dans l'après-midi du 3 novembre. Et Henry, comme nous l'avons vu, vers 10 heures du même soir. Coïncidence curieuse, cette mort simultanée de deux frères jumeaux ; je n'ai constaté ce phénomène qu'une seule fois auparavant durant toute ma carrière.

— La femme d'Anthony vit-elle toujours ?

— Non, elle est morte depuis longtemps.

— Où habitait donc cet Anthony ?

— A Kingston Hill. Il menait d'ailleurs une existence fort retirée. Mais à quoi tendent toutes ces questions, M. Poirot ? Soupçonneriez-vous quelque chose ?

— Peut-être, répondit Poirot d'un ton sérieux. A vrai dire, je vois dans cette mort toutes les apparences d'un assassinat.

— D'un assassinat ! s'exclama MacAndrew's en ouvrant démesurément les yeux.

— C'est une conviction personnelle et vous n'êtes pas obligé de la partager.

— Mais qui donc soupçonnez-vous ? demanda MacAndrew's d'un ton haletant, avide de connaître de la bouche du grand détective le nom du meurtrier.

Et comme Poirot gardait un silence discret :

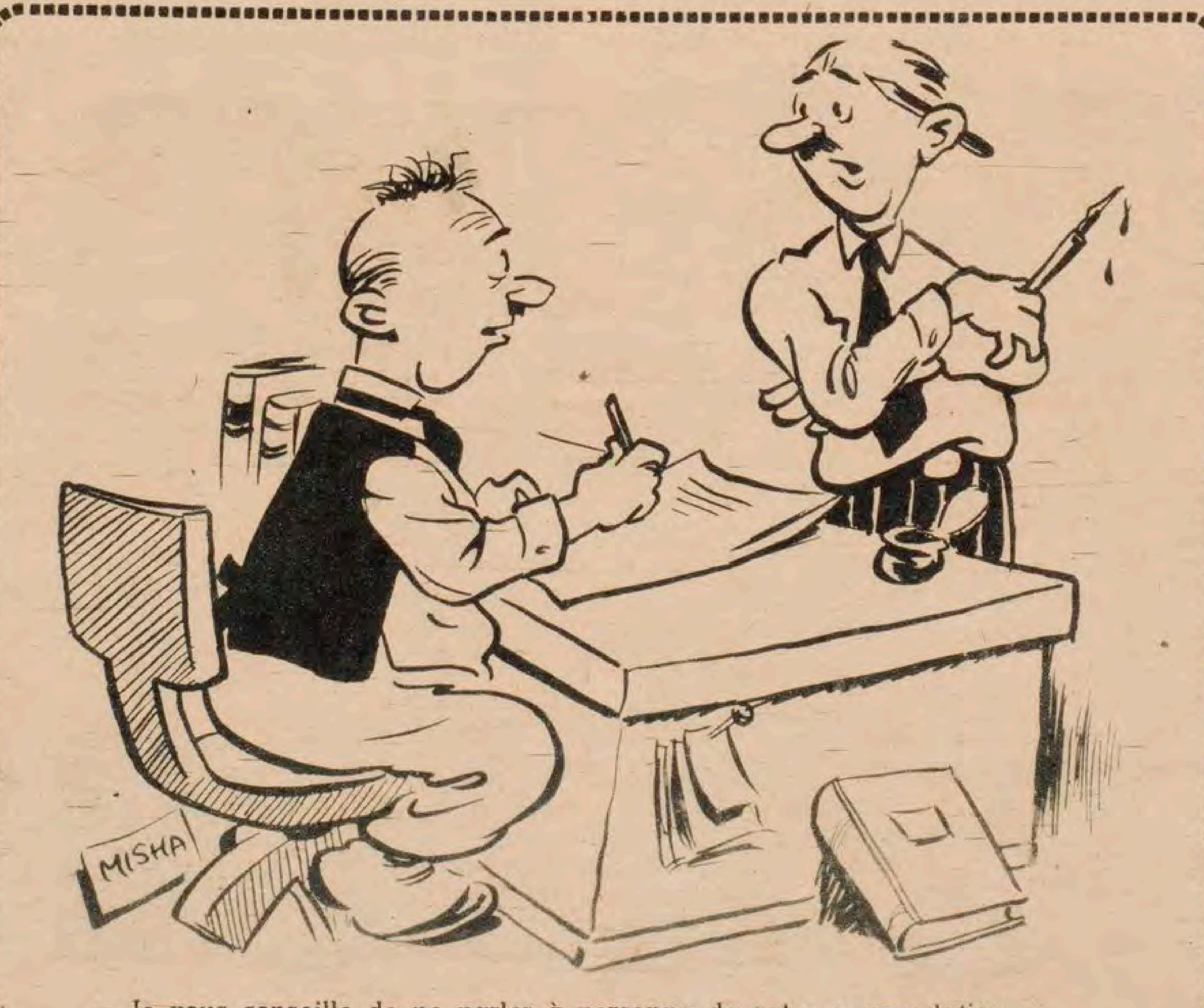
— Si c'est Lorrimer, je me hâte de vous dire que vous êtes dans la mauvaise voie. Lorrimer jouait au bridge à Wimbledon de 8 h. 30 du soir jusqu'à minuit le jour de la mort. Alibi irréfutable que la police a d'ailleurs vérifié.

— Je ne soupçonne personne en particulier, grogna le détective, agacé par l'insistance inopportune de son interlocuteur. Dites-moi plutôt si la « victime » portait un râtelier.

— Un... ? fit le Dr MacAndrew's en ouvrant la bouche de stupéfaction.

— Un râ-te-lier, articula Poirot en appuyant sur chaque syllabe, c'est-à-dire des dents artificielles.

— Ah ! vous voulez dire... bon ! bon ! répondit précipitamment le médecin. Non... Non... Les dents d'Henry Gascoigne se trouvaient dans un état excellent. Elles étaient fort bien conservées pour son âge. D'ailleurs, ce détail attira particulièrement mon attention.



— Je vous conseille de ne parler à personne de votre augmentation.
— C'est ce que je compte faire. Je garderai le silence à ce sujet, même devant ma femme.

— Etaient-elles blanches et soigneusement brossées ? s'enquit encore le détective qui s'amusait intérieurement de la surprise du médecin.

— En effet, mais pourquoi donc cette question ?

— Ni décolorées en aucune sorte ? continua calmement Poirot sans répondre à la question du praticien.

— Aucunement.

— En ce cas, je vous remercie grandement de votre amabilité, fit Poirot en se levant pour prendre congé. Vos renseignements m'ont été fort précieux.

— Persistez-vous donc dans votre opinion ? demanda le Dr MacAndrew's en reconduisant son visiteur jusqu'à la porte. Et quel diable de rapport peut-il bien exister entre la couleur des dents d'une personne et sa mort ?

Poirot s'arrêta, et se tournant vers lui :

— Sachez, mon cher Docteur, prononça-t-il d'une voix grave, que la couleur des dents d'une personne assassinée joue un rôle capital dans toute affaire policière. Les dents ! Monsieur, les dents ! tout est là : un bon détective ne doit jamais oublier les dents.

Et il sortit solennellement, laissant le Dr MacAndrew's abasourdi.

* * *

Hercule Poirot prit le métro pour Kingston Hill. S'étant au préalable renseigné dans le voisinage, il se rendit à la maison qu'habitait feu Anthony Gascoigne. Une femme entre deux âges lui ouvrit.

— Miss Amelia Hill, je crois ? fit Poirot en arborant son plus charmant sourire.

— Que me voulez-vous ? répondit la femme d'un ton sec.

— Je suis le délégué du « Daily Sketch ». Pourriez-vous m'accorder une interview ?

— A quel sujet, s'il vous plaît ? demanda-t-elle.

Le détective expliqua que son journal lui avait confié la tâche de rédiger un article sur les jumeaux et les jumelles célèbres et qu'il désirait simplement obtenir d'elle quelques détails sur la vie et le décès d'Anthony Gascoigne. Le langage obséquieux et fleuri du détective amadoua à la longue la femme de ménage.

— M. Gascoigne, déclara-t-elle, était un homme dont les excentricités et les manies ne se comptaient pas. Il était, en outre, excessivement avare. Il avait laissé un testament qui datait, d'ailleurs, de plusieurs années et qui léguait toute sa fortune à sa femme et, au cas où celle-ci viendrait à décéder avant lui, à son frère jumeau Henry. Quant à elle, rien ! Elle avait servi ce maniaque durant quatorze ans pour se retrouver maintenant sur la paille. Etait-ce juste, Monsieur ?

— Le Dr Lorrimer était-il venu ces derniers temps voir son oncle ? demanda Poirot quand il put détourner la conversation.

— En effet, il était venu le voir au sujet de son frère jumeau. Mais M. Anthony ne voulut rien entendre. Il refusa absolument toute idée de réconciliation. Je l'ai entendu même crier et tempêter quand le Dr Lorrimer prononça le nom de son frère. Il ne possédait plus tous ses esprits, d'ailleurs, au cours de ces dernières années.

Poirot quitta la femme de ménage en lui promettant de parler d'elle et de l'injustice qu'elle a subie dans son article.

* * *

Muni d'une lettre d'introduction pour le Coroner du district, Hercule Poirot passa d'abord au « Gallant Endeavour ». Il eut la déception de ne pas trouver Molly, mais la serveuse qui la remplaçait lui fournit les renseignements dont il avait besoin.

— Papa Noël ? Nous l'avons vu ici durant plusieurs années s'asseoir à la même table et commander le même menu. Avec cela, ponctuel comme une montre. Il venait les mardis et les mercredis, toujours à la même heure.

— Il dînait donc ici mercredi soir ?

— Oh ! oui, je m'en souviens fort bien ; c'est moi-même qui l'ai servi.

— Qu'a-t-il mangé ce soir-là ?

— Voyons... Ah ! d'abord un potage, ensuite un beefsteak, un pudding, une tarte aux mûres et du fromage.

Hercule Poirot se rendit ensuite chez le Coroner, et explique à ce dernier que les circonstances du décès ont rendu nécessaires certaines investigations.

— Puis-je vous aider en quelque chose ? demanda poliment le Coroner.

Poirot s'enquit s'il pouvait voir la lettre qu'on avait retrouvée dans la poche de la robe de chambre d'Henry Gascoigne.

Sans répondre, le Coroner appela un secrétaire et lui donna les ordres nécessaires. Quelques minutes plus tard, celui-ci retournait avec la pièce demandée.

Le détective examina attentivement le document avant de le parcourir. La lettre était écrite avec un stylographe d'une écriture très fine.

Mon cher oncle,

Je regrette que ma démarche auprès d'oncle Anthony n'ait pas été couronnée du succès que j'escomptais. Il ne manifesta aucun enthousiasme à l'idée d'une visite que vous lui feriez éventuellement. Je dois ajouter qu'oncle Anthony est fort malade et qu'il n'a plus toute sa lucidité. Je crois personnellement que la fin est imminente. Mes regrets d'avoir échoué dans cette dernière tentative bien que j'eusse fait de mon mieux.

Votre neveu
GEORGE LORRIMER

La lettre était datée du 3 novembre.

Poirot jeta un regard sur l'enveloppe. Le timbre de la poste marquait 3 novembre 4 h. 30.

* * *

Son déjeuner pris, Hercule Poirot se rendit à Dorset Road, Wimbledon, où habitait le Dr George Lorrimer. Le détective fut introduit dans la clinique du docteur où celui-ci vint le rejoindre quelques minutes plus tard. Apparemment, il venait de se lever de table.

— Je ne viens pas pour une consultation, Docteur, commença Poirot d'une voix calme. Je suis peut-être un original, mais je n'ai qu'une confiance limitée dans les hommes de loi. Deux méthodes indirectes et souvent confuses me répugnent souverainement.

Il avait de toute apparence éveillé la curiosité de Lorrimer. Celui-ci était un homme de taille moyenne, au visage glabre. Ses cheveux étaient rejetés en arrière et son attitude générale indiquait une personne particulièrement intelligente et possédant un certain sens de l'humour.

— Les hommes de loi ? fit le Dr Lorrimer avec vivacité. Mais c'est un point de vue très intéressant. Veuillez prendre place, mon cher Monsieur...

Poirot prit le siège que le docteur lui tendait. Il glissa deux doigts dans la poche de son gilet et remit à son hôte une de ses cartes professionnelles.

Le médecin jeta un regard sur le carré de papier blanc. Ses yeux brillèrent.

— La plupart de mes clients sont des femmes, expliqua Poirot en se penchant vers son interlocuteur, comme s'il voulait lui faire une confidence. Et les femmes, en général, détestent la police officielle. Elles préfèrent les investigations privées. Ainsi, une vieille femme vint me consulter hier au sujet de son mari avec lequel elle s'était séparée il y a quelques années. Cet homme n'était autre que votre oncle, feu M. Gascoigne.

Le visage du Dr Lorrimer devint pourpre.

— Mon oncle ! s'écria-t-il. Impossible ! Sa femme est morte voilà plusieurs années.

— Je ne parle pas de votre oncle M. *Anthony* Gascoigne, répliqua Poirot, mais de votre autre oncle M. *Henry* Gascoigne.

— Mon oncle Henry ? Mais il ne s'est jamais marié !

— Oh ! que si, fit Poirot d'un ton imperturbable, l'honorable dame m'a montré son certificat de mariage. Aucun doute ne peut exister là-dessus.

Le Dr Lorrimer bondit sur sa chaise.

— Mensonges que tout ceci ! hurla-t-il. Abominables mensonges ! Non... Non... Je n'y puis croire. Il est regrettable de...

— Il est regrettable de penser, coupa froidement Poirot, que vous ayez commis pour rien un assassinat.

— Un assassinat ! bégaya le docteur dont le teint devint livide.

— A propos, reprit le détective, je constate que vous avez de nouveau mangé une tarte aux mûres. Mauvaise habitude, mon cher Docteur. Les mûres sont pleines de vitamines, mais sont mortelles dans certains cas. Je crois que dans l'affaire qui nous concerne, elles auront grandement servi à mettre un nœud coulant autour du cou d'un homme, du vôtre, Dr Lorrimer.

* * *

— Voyez-vous, cher ami, dit Hercule Poirot, votre assertion s'est révélée fausse. Une personne sous le coup d'une violente émotion suit ordinairement la voie du moindre effort. Un homme n'aimant ni la soupe ni le pudding ni les mûres a mangé de ces trois aliments à la fois. Pourquoi ? Vous prétendiez qu'il devait avoir l'esprit ailleurs. J'affirmais de mon côté qu'une personne à l'esprit préoccupé commanderait automatiquement ses plats habituels.

« C'est ainsi que le cas d'Henry Gascoigne commença à m'intriguer. Je n'y pensais d'ailleurs plus, quand vous m'apprîtes que l'homme avait disparu. C'est alors que mes cellules grises commencèrent à travailler. L'homme s'était absenté du restaurant pour la première fois depuis dix ans, par conséquent il devait être mort. Cette idée s'imposa à mon esprit, je ne sais comment. Je fis une enquête. Je découvris qu'effectivement l'homme était mort.

« Henry Gascoigne mourut deux heures après avoir pris un *repas* ». Voilà tout ce que l'enquête officielle put démontrer. Mais supposons que ce repas n'était pas un dîner, mais un déjeuner. Mettons-nous, pour être plus clairs, à la place de George Lorrimer. Celui-ci est un joueur effréné. Il a perdu de fortes sommes au jeu. Il a besoin d'argent, de beaucoup d'argent. L'oncle Anthony est mourant, c'est vrai, mais cela ne change rien à la situation, car l'argent ira à Henry. Et Henry peut encore vivre longtemps. Il faut donc se débarrasser d'Henry coûte que coûte. L'habitude d'Henry de dîner régulièrement au « Gallant Endeavour » suggéra une idée à George. Une idée qui portait en elle-même les germes d'un alibi. Mais George est un garçon précautionneux. Avant de mettre son idée à exécution, il voulut faire un essai. Il se rendit donc au « Gallant Endeavour » un *lundi* soir sous un déguisement. George avait fait du théâtre dans sa jeunesse. En amateur, cela est vrai. Il se déguisa donc en Henry Gascoigne — barbe postiche, démarche lourde, tics, etc. Tout alla à merveille. Il ne fut même pas soupçonné. Il n'avait alors qu'à attendre la mort d'Anthony pour réaliser définitivement son plan. Quand il constata que celui-ci n'avait plus que quelques heures à vivre, il rédigea une lettre à son oncle Henry dans l'après-midi du 2 novembre mais en la datant au 3 novembre. Il se rendit ensuite dans l'après-midi du 3 chez son oncle et accomplit tranquillement son crime. Une simple poussée et l'oncle Henry roule au bas des escaliers. Il cherche ensuite la lettre qu'il avait écrite et la retrouve dans la poche de la robe de chambre. A 7 h. 30 il est paisiblement assis au « Gallant Endeavour », métamorphosé de nouveau en oncle Henry. Aux yeux de tous, Henry Gascoigne était donc vivant à 7 h. 30. L'assassin quitte ensuite le restaurant et se rend à Wimbledon. A 8 h. 30 — à l'heure où le crime est censé avoir été commis — il est en train de jouer au bridge. Voyez-vous l'alibi parfait ?

— Mais le timbre de la poste ?

— Très simple. Le timbre était truqué. La date du 2 novembre avait été transformée en 3 novembre. Il faut examiner le chiffre de très près pour s'en rendre compte. Enfin il y a la tarte aux mûres.

— La tarte aux mûres ?

— George ne s'est pas montré aussi bon psychologue que bon acteur. Sous son déguisement, George ressemblait à son oncle. George marchait comme son oncle. George parlait comme son oncle. Mais — ô malheur ! — George oublia de «manger» comme son oncle. Il commanda les plats que lui-même préférait. Entre autres, une tarte de mûres sauvages. Or les mûres décolorent les dents — alors que les dents du mort ne montraient aucun signe de décoloration. On ne retrouva d'ailleurs pas des traces de mûres dans l'estomac. L'autopsie l'a prouvé. George enfin avait oublié de faire disparaître son déguisement — barbe postiche, vêtements, etc. Les preuves contre lui sont accablantes. Lorsque je me rendis chez lui, il venait de manger encore — ô ironie ! — une tarte aux mûres. C'était une obsession.

A ce moment, une serveuse déposa sur la table, devant les deux amis, deux portions de tartes aux mûres.

— Enlevez-moi cela, et rapidement ! hurla Bonnington en se levant effrayé. Je constate qu'il n'est rien de plus compromettant que ces maudites mûres. Ce sacré détective est capable de retrouver là-dedans les indices d'un nouveau crime dont je serais peut-être cette fois la victime.

Il se rassit, et avec un frisson :

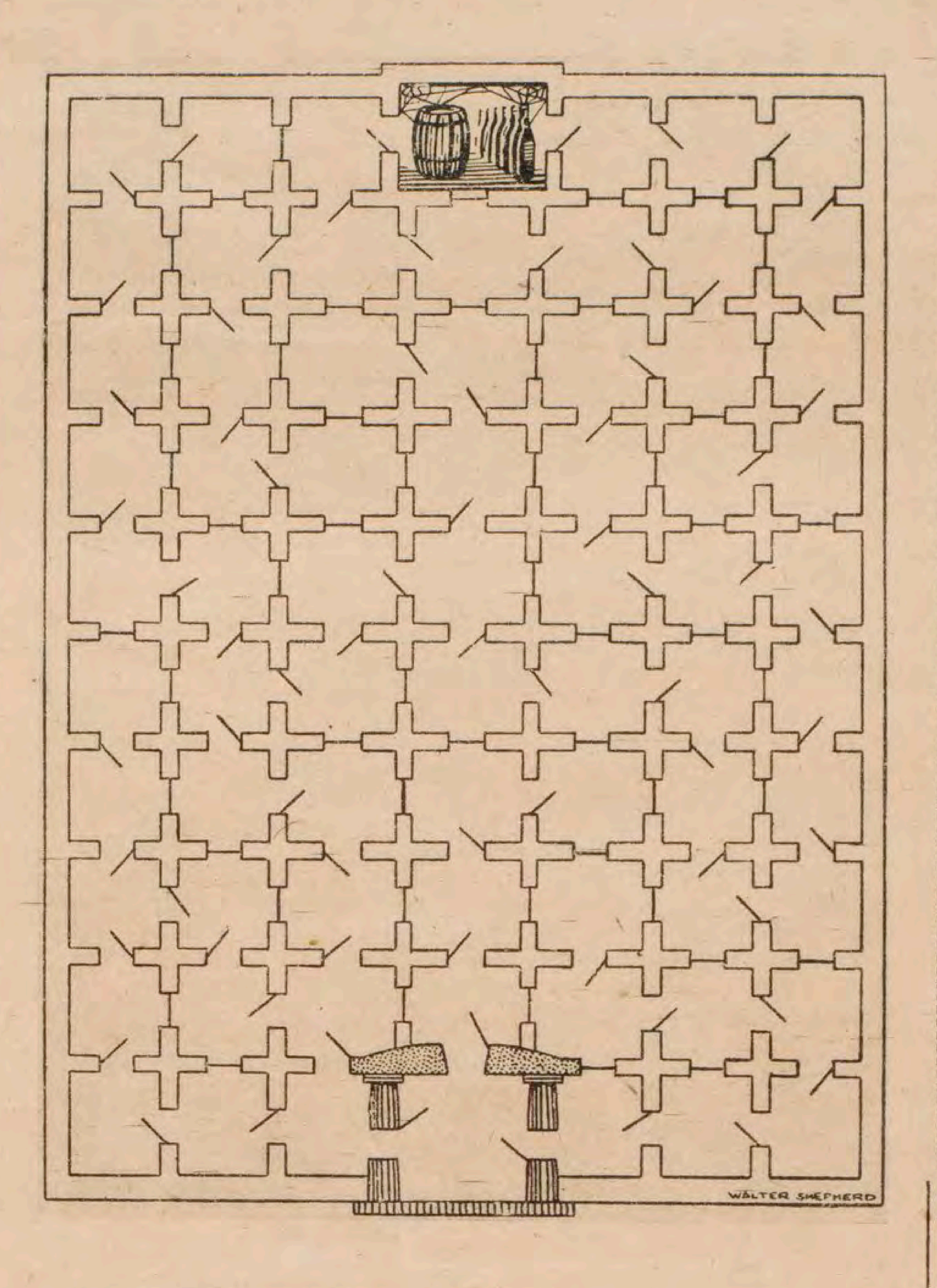
— A moins que ses cellules grises n'établissent par A plus B que j'en suis l'auteur !

(Adapté de l'anglais)

Délassons-nous

(Lire les solutions en page 23)

QUI VEUT DU BON VIN ?



Un grand seigneur invita quelques jeunes gens à passer un week-end dans son château. Ces derniers ne tardèrent pas à apprendre que la cave recélait des vins fins d'une valeur inestimable. Seulement, pour atteindre la cave, il y avait des obstacles assez sérieux...

Le château comprenait 70 chambres et le maître de céans avait interdit à ses invités d'enfoncer les portes fermées à clé. Comment faire, dans ce cas, pour arriver à cette fameuse cave ? Evidemment, quelques invités finirent par trouver un moyen pratique pour s'y rendre. Malheureusement pour eux, quand il se fut agi de regagner leurs chambres, ils ne retrouvèrent plus le chemin du retour, et furent obligés d'errer toute la nuit.

Voulez-vous essayer si vous auriez eu plus de chance qu'eux ? Dans ce cas, entrez par le portique.

L'AGE DE LA TERRE

Les éléments d'estimation, sans que chacun d'eux puisse être considéré comme absolu, sont de plusieurs sortes.

Les physiciens, se basant sur la quantité d'hélium contenue dans les minerais de la plus ancienne formation, ont pu attribuer un âge de trois millions d'années à des sables verts, six millions à des roches basaltiques d'Auvergne, cinquante-quatre millions à des roches de Norvège, deux cent quatre-vingt-six millions à des roches de Ceylan, trois cent vingt millions à la « terre bleue » de Kimberley, six cents millions à la roche archéenne de l'Ontario, treize cents millions à des masses rocheuses suédoises, quatorze cents millions à des roches américaines et, enfin, seize cents millions à des échantillons rocheux des environs de Colombes.

Les géographes ont fourni, eux aussi, des éléments d'estimation à l'âge actuel de la Terre. Ils ont estimé que la contraction de la couche terrestre correspondait à un abaissement de température de plus de 300°, qui aurait exigé, pour se produire, à peu près deux mille millions d'années.

En commentant ces chiffres et en tenant compte de la période de solidification du globe, le professeur Berget, dans un ouvrage qui fait autorité, conclut que l'âge probable de la Terre est compris entre mille et deux mille millions d'années.

IL Y AVAIT UNE FOIS...

...une dame qui avouait qu'elle avait une fille de trente ans.

...un chauffeur de taxi qui prenait le plus court chemin.

...une héroïne de roman qui n'était pas « merveilleusement belle ».

...un explorateur qui ne s'était jamais trouvé face à face avec un lion.

...une femme qui arrivait toujours à l'heure à ses rendez-vous.

...un caricaturiste qui avait dessiné Hitler sans sa mèche.

...un automobiliste qui n'avait jamais eu de contravention.

...une bataille gagnée par les Italiens.
...un recul qui n'était pas fait selon des « plans prémédités ».

LES TETES EN LETTRES

Voici un jeu amusant qui consiste à dessiner des « têtes » en se servant uniquement des lettres alphabétiques...

Pouvez-vous faire des dessins dans le genre de ceux reproduits ci-dessus ?

FAITES UN EFFORT DE MEMOIRE

1. La Terre-Neuve fait-elle partie du Canada ?
2. De qui Ann Hathaway fut-elle l'épouse ?
3. Combien de carats l'or pur contient-il ?
4. Quels sont les prénoms du grand pianiste et homme d'Etat polonais Paderewski ?
5. Quel est le nom du grand transatlantique qui a heurté un iceberg lors de sa première traversée de l'Atlantique ?
6. Si vous deviez aller dans la plus grande ville du monde, iriez-vous à Londres, à New-York, ou à Los Angeles ?
7. A quelle nationalité les peintres suivants appartenaient-ils : Rembrandt, Corot et Raphaël ?
8. L'Ile du Diable, où fut interné le capitaine Dreyfus, est-elle située sur la côte française, sud-américaine, ou australienne ?
9. A quelle fin utilise-t-on un sismographe ?
10. Le Sphinx représente-t-il la tête d'un homme, ou celle d'une femme ?
11. Quels sont les deux mois de l'année où il y a équinoxe ?
12. Dans quelle île appartenant à l'Angleterre seriez-vous requis d'abandonner l'usage de votre automobile ?
13. Qu'est-ce qui intéresserait davantage un numismate : des tours de cartes, des monnaies anciennes, ou la direction de l'opinion publique ?
14. Qu'avaient les célébrités suivantes de commun : Thackeray, Taft et Shakespeare ?
15. A quelles races appartiennent les plus grands chiens du monde ? Citez-en trois.

L'ESPRIT DES FEMMES

La paresse fait avorter plus de talent que l'activité n'en fait éclore.

Mme de l'Espinasse

* * *

Le sot vit dans un éblouissement de lui-même, qui l'empêche de voir le mérite d'autrui.

Mme C. Bachi

* * *

Dans tous les genres, la vérité est ce qu'il y a de plus sublime, de plus simple, de plus difficile et cependant de plus naturel.

Mme de Sévigné

* * *

Il faut une âme plus haute pour se réjouir du succès d'un ami que pour compatir à sa peine.

Mme Cazalis

* * *

Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Mlle Clairon

UNE HISTOIRE DE TRISTAN BERNARD

Dans un hôtel modeste, mais tranquille d'apparence, arrive un voyageur affairé :

— Monsieur, dit-il à l'hôtelier, je voudrais une chambre. Je me moque du prix ; ce que je veux, c'est une pièce blanche, hygiénique. Je suis le partisan de la propreté !

— Bien, monsieur, sourit le patron. On va vous conduire. Je suis persuadé que vous serez content !

On montre au voyageur plusieurs chambres. Les murs sont gris ; la tapisserie est vieille, mais les draps semblent propres. Notre homme inspecte dans la lucidité de la méfiance, renifle, palpe les boiseries.

— Oh ! une punaise ! hurle-t-il.

— Que monsieur ne craigne rien, réplique la bonne. Ce n'est pas grave. Constatez vous-même : elle est morte.

Il n'y a pas d'autre hôtellerie dans le village. La ville est loin. Le voyageur accepte la chambre et se couche.

Le lendemain matin, à la première heure, il réveille tout le monde. Il veut partir. Il a une mine défaite et lugubre.

— Vous avez bien dormi, monsieur ? s'enquiert aimablement le propriétaire. La punaise était bien morte ?

— Oui, elle était bien morte, votre punaise. Mais vous savez, qu'est-ce qu'il y avait comme monde à son enterrement !...

COMMENT SONT MORTES CES PERSONNES ?

Pouvez-vous, dans un temps assez rapide, dire comment sont mortes ces personnes réelles ou imaginaires ?

1. *Le roi Albert de Belgique.* — 2. *Socrate.* — 3. *Ophélie.* — 4. *Jeanne d'Arc.* — 5. *Jules César.* — 6. *Desdémone.* — 7. *W.E. Gladstone.* — 8. *Anne de Boleyn.* — 9. *L'archiduc Ferdinand d'Autriche.* — 10. *Mary, reine d'Ecosse.* — 11. *Alexandre le Grand.* — 12. *Martin Luther.* — 16. *Isadora Duncan.*

Voici les divers genres de morts : (a) *Assassinat.* — (b) *Suicide.* — (c) *Noyade.* — (d) *Exécution.* — (e) *Mort naturelle.* — (f) *Tué sur le champ de bataille.* — (g) *Tué en duel.* — (h) *Accident d'auto.* — (i) *Mort brûlé.* — (j) *Chute mortelle.*

L'ESPRIT DES HOMMES

L'épargne est la seconde providence du genre humain. Mirabeau

* * *

Ne t'attends qu'à toi seul ; il n'est meilleur ami ni parent que toi-même. La Fontaine

* * *

De deux amis la mort ne fait qu'un malheureux : c'est celui qui reste, mais l'absence en fait deux. La Rochefoucauld

* * *

Notre premier mouvement, et même le second, est de haïr quiconque ne pense pas comme nous. La différence des opinions a mené dans le passé plus de massacres et peut amener encore plus de troubles et de malheurs que la contrariété des intérêts. Jules Lemaître

* * *

On sait deux fois une chose quand on la sait et qu'on l'admire. Ernest Legouvé

* * *

Les sacrifices sans espoir, sans récompense, sont le suprême effort de la vertu humaine. Laufrey

* * *

Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait. Chesterfield

* * *

On ne devrait tenir à la vie que par le bien qu'on peut faire. J. Janin

* * *

Quand tu as fait ton devoir, c'est encore ton devoir d'en paraître joyeux. Gœthe

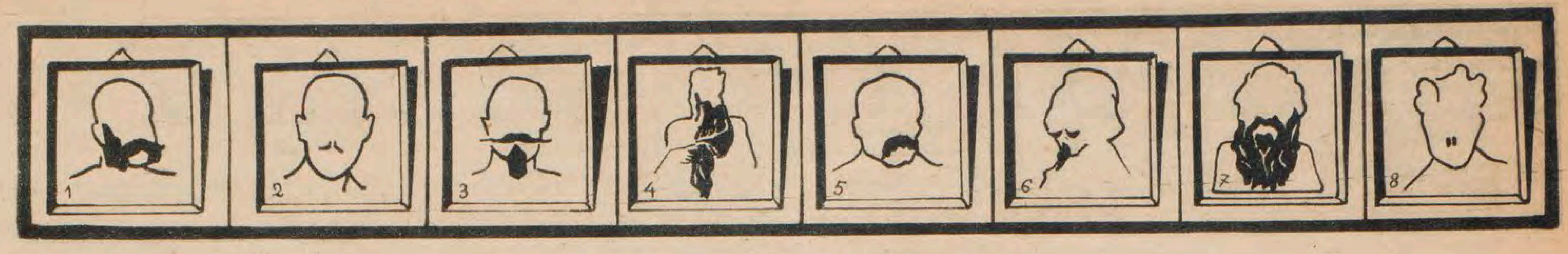
* * *

Avouer que l'on a tort, c'est prouver que l'on est devenu plus raisonnable. Suret

* * *

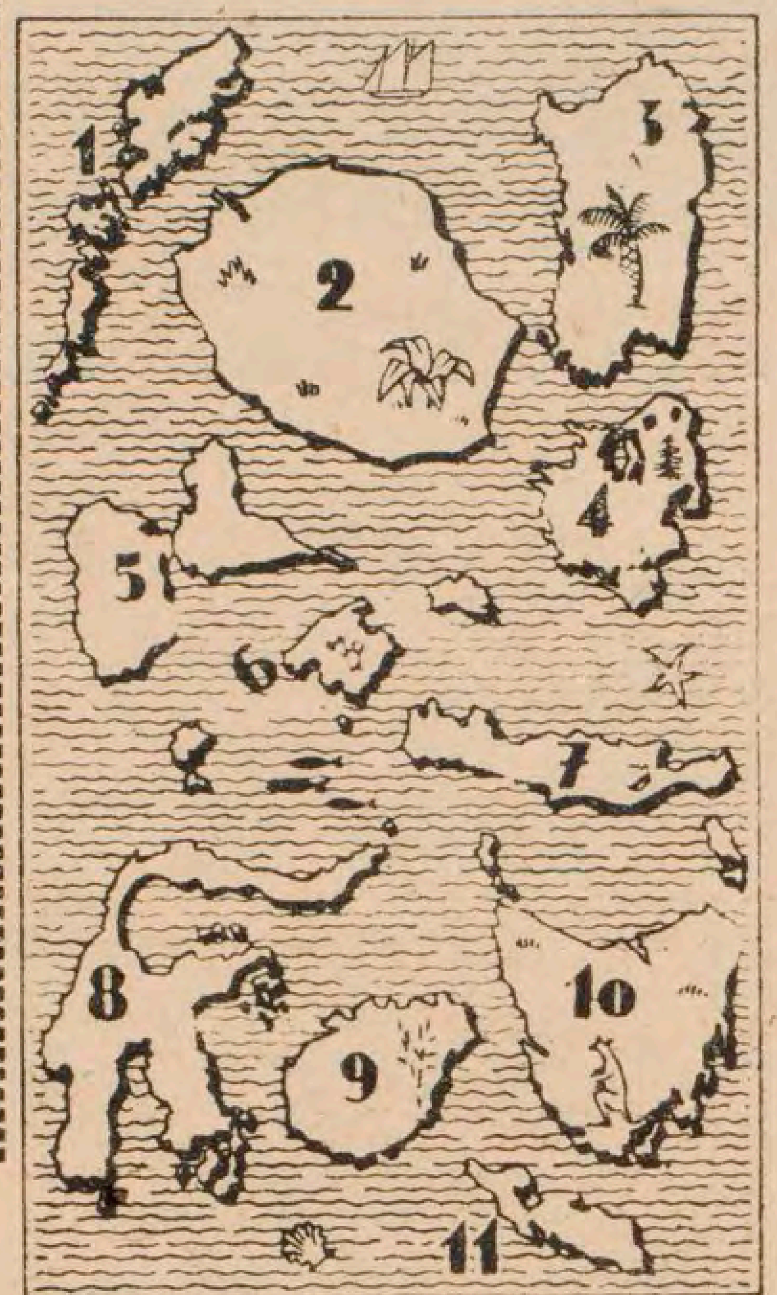
L'homme désire le bonheur et il est le seul être qui ne puisse l'obtenir. Chateaubriand

LA MOUSTACHE A TRAVERS LES AGES



Identifier les huit personnages qui portent ces huit moustaches

QUELLES SONT CES ILES



QUE SAVEZ-VOUS...

1. *Du barrage Sennar ?*
2. *De la ville natale de Jeanne d'Arc ?*
3. *De Lima ?*
4. *Du Parlement canadien ?*
5. *De l'Equateur ?*
6. *Du pays découvert par John Cabot ?*

LES ANAGRAMMES

Voici un excellent jeu de famille très amusant et susceptible de faire passer agréablement les longues soirées d'hiver ou les jours de pluie. Il est facile à installer sans frais ; il ne lasse pas parce qu'il donne souvent lieu à des découvertes curieuses. On peut y jouer seul et s'intéresser à découvrir, dans les lettres d'un mot, d'autres mots, dans les lettres d'une phrase d'autres phrases, dans le nom d'un homme célèbre une phrase ou un mot qui s'y rapporte. Par exemple, prenons les lettres A, C, E, N, R, par le jeu des anagrammes nous verrons qu'elles peuvent faire dix mots bien différents : CRANE, CANER, CARNE, CERNA, ANCRE, ENCRA, NERAC, NACRE, RANCE, ECRAN. Prenons GOUTTIERE, par le jeu des anagrammes nous y trouvons GIROUETTE, deux objets meublant les toits. Avec LAMARTINE arrivant au pouvoir en 1848, on a fait la phrase MAL T'EN IRA. MARIE-THERESE D'AUTRICHE donne MARIEE AU ROI TRES CHRETIEN.

On pourrait citer quantité d'anagrammes historiques fort curieuses.

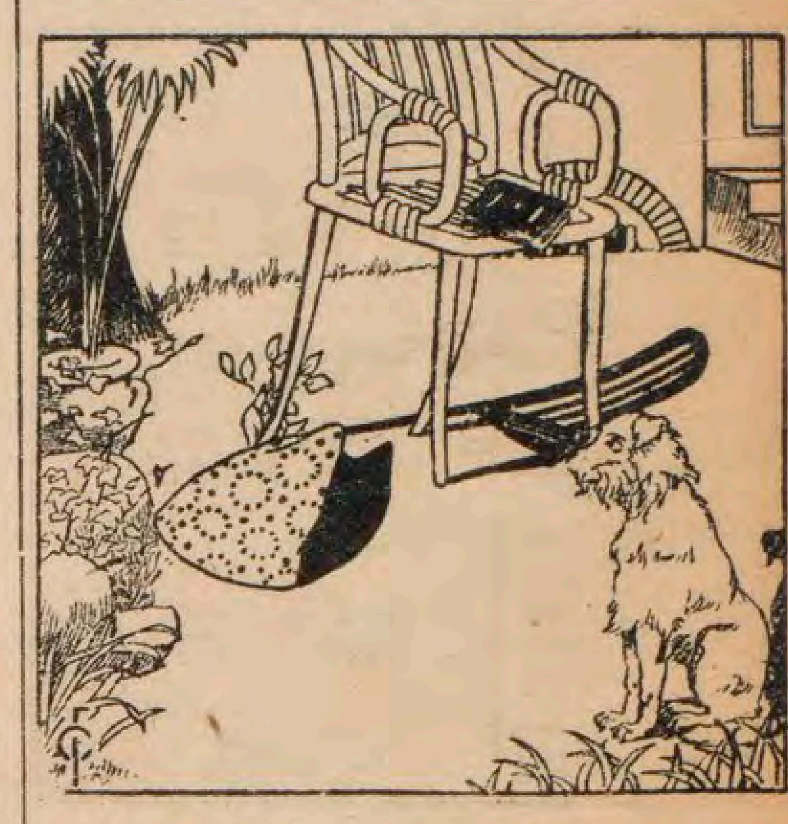
Avec les noms d'auteurs et leurs œuvres, on peut composer des phrases bien amusantes ; ainsi RACINE, LES PLAIDEURS, donne LE CIEL PARU SANS RIDE.

Dans le jeu des anagrammes, les accents sont négligés, et au besoin on peut admettre quelque entorse à l'orthographe, mais il ne faut pas en abuser.

Voyons maintenant le matériel. Il se compose simplement de carrés de carton blanc sur lesquels vous inscrivez les lettres de l'alphabet, une lettre par morceau de carton. Une bonne grandeur à donner à ces cartons pour qu'ils soient maniables est 4 centimètres sur chaque côté. Il faut en préparer environ 170, pour que plusieurs personnes puissent prendre part au jeu. Les lettres à inscrire ne doivent pas être toutes de même nombre. Il faut faire 20 fois la lettre E, 10 fois la lettre A, 8 fois les lettres I, O, U, L, M, P, R, S, T, 6 fois les lettres V, C, D, et 4 fois toutes les autres. Pour que les lettres soient bien lisibles, faciles à voir, ce qui rend le jeu agréable, j'engage à faire l'acquisition d'un jeu de vignettes à jour. La dépense est insignifiante et avec ces vignettes on obtient rapidement des lettres nettes bien faites qui, pour être dessinées une à une, demanderaient un temps considérable.

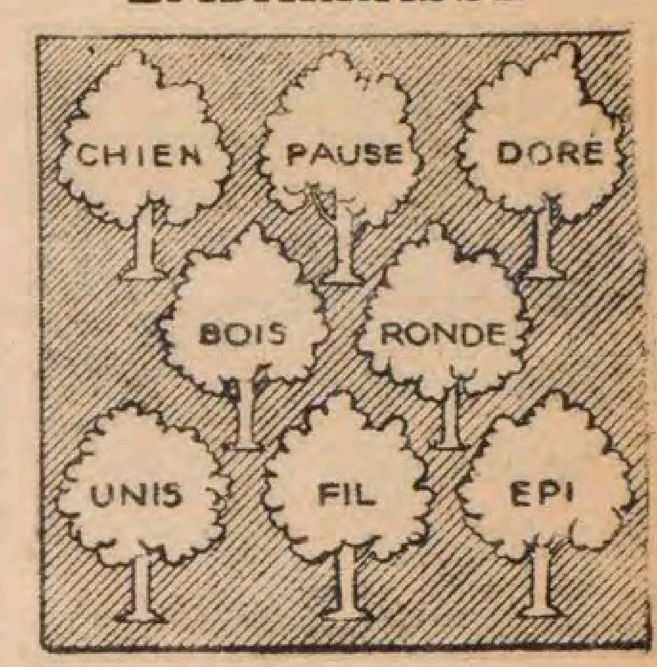
Petit détail qui a son importance : ayez une boite spéciale pour ranger les lettres après avoir joué et pour tenir aussi les notes que vous croirez devoir prendre sur les mots trouvés, à chercher, originalités que vous aurez découvertes, etc., etc.

SIMPLE QUESTION



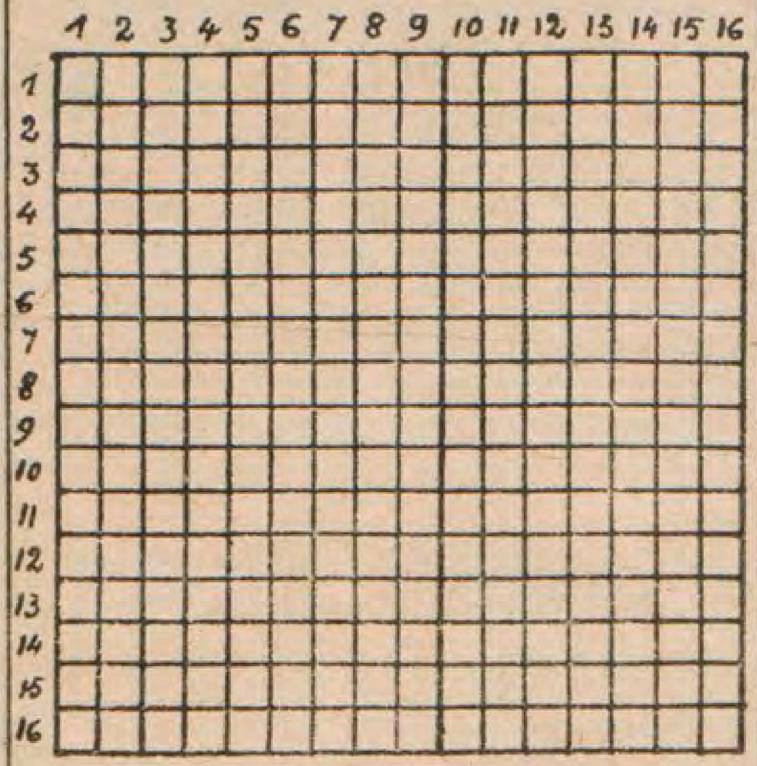
Médor entend la voix de sa maîtresse qui l'appelle, mais il ne trouve pas cette dernière. Où est-elle ?

UN PEPINIERISTE EMBARRASSE



Enlevez une lettre de chacun de ces mots. Remplacez-la par une autre. Vous devez alors trouver huit noms d'arbres avec les lettres ainsi obtenues.

MOTS CROISES SANS NOIRS



Rappelons que dans ce genre de mots croisés, la dernière lettre d'un mot d'une rangée horizontale ou verticale sert de première lettre au mot suivant. Ainsi, dans ces mots croisés, lá première rangée horizontale est . Fratricide élancés, la dernière lettre de fratricide étant commune aux deux mots.

■

Horizontalement :

1. Tue son frère. Sveltes, fins. — 2. Court. De bonne constitution. Ensemble des choses qui existent. Corps céleste. — 3. On le consulte pour connaître l'avenir. Nœud. Lieu de délices. — 4. Adverbe de lieu. Fourrure. Epoque. Choisies. — 5. Département. Préfixe signifiant nouveau. Interjection marquant la surprise, Cri des charretiers. Ville du grand-duché de Saxe-Weimar. Exclamation. — 6. Jour du calendrier romain. Deux consonnes. Adverbe de lieu. Véhicule aérien. Voyelle double. Conjonction. — 7. Partie d'une église. Le côté de l'animal ou de l'homme. Adverbe de lieu. Laps de temps. N'avoua pas. Eau ammoniacale. — 8. Embarras. Ennui. Rendus sûrs. Pronom personnel. Entourée d'eau. Dedans. Préfixe rajeunissant. — 9. Venue au monde. Sur une enveloppe. Réel. S'y rendra. Laps de temps. Pillages. Rivière d'Austro-Hongrie. — 10. Interjection qui marque le soulagement. Romancier anglais, auteur de *Robinson Crusoé*. (Interruption). Grande ouverte. Adverbe de lieu. Interjection enfantine. Pointue. Possédés. — 11. Fille de Cadnus. Jamais. Fixer à l'aide de clous. Elire à nouveau. — 12. Participe gai. Adverbe de lieu. Fille d'Inachos. Genre d'insectes diptères. Ecoutes. — 13. Change l'air. Briller. Arme tranchante. Poudre dure. — 14. Qui a rapport au tsar. Louage d'un bâtiment. Né dans un pays d'Europe. Article arabe. — 15. Soleil égyptien. Article. En Chaldée. Note de musique. En matière de. Tombeau. Possédés. — 16. Du verbe avoir. Note. Eminence de terre. Fin d'infinitif. Assemblé. Centre.

■

Verticalement :

1. Habit de moine. Patriarche, fils d'Enos. Qui tire sur le noir. — 2. Pas souvent. Gros canard du Nord. Assemblé. Fils d'Isaac. — 3. Roi de Judas. Petite rivière du nord de la France. Douze mois. Ancien navire. Domaine du seigneur. Voile à l'avant d'un navire. Vaste plaine des Bouches-du-Rhône. Note. — 4. Adjectif possessif. Maladies de la peau. Ancien pays d'Europe. Va à l'aventure. — 5. Participe gai. Pronom personnel (plur.). Partie d'une charrue. Capitale d'Egypte. Celui qui va à l'école. — 6. Qui ne peut être changé. Possédée. Point cardinal. — 7. Ville de la Campanie ancienne. Lancé un cri. Matière colorante rouge. Terminaison de participe. — 8. Route à suivre. Historien latin du IVe siècle. — 9. Aurions la faculté de faire. Adjectif possessif. Le dernier de la classe. Epoque. Choisi. En Chaldée. 10. Langue. Celui qui observe chez l'ennemi. Raconte. Réduit en poudre. — 11. Adjectif possessif. Les courses de ce genre sont très passionnantes. Adjectif possessif. Négation. Face à l'ouest. Pronom personnel. — 12. Foyer. Terme grammatical. Saison. Choisi par Dieu. Numéral. — 13. Fête des enfants. Jeté. Ancienne monnaie. Docteur de la loi. Ira à l'envers. — 14. Chef chez les anciens Arabes. Souverain d'un duché. Dedans. Rivière de France. La première femme. Deux voyelles. — 15. Article arabe. Article. Voyelle double. Interjection de surprise. Appelle. On en boit dans tous les pays. Parti républicain. Chef-lieu d'arrondissement d'Eure-et-Loir. — 16. Impressions. Adjectif possessif. Argiles. Pronom républicain. Chef-lieu d'arrondissement d'Eure-et-Loir. — 16 Impressions. Adjectif possessif. Argiles. Pronom personnel.

POUVEZ-VOUS REPONDRE ?

1. — *Qu'est-ce qui se compose de deux parts d'hydrogène et d'une part d'oxygène ?*
2. — *Quelles sont les eaux que le canal de Panama relie ?*
3. — *Comment s'appelait le célèbre nain que Barnum exhibait dans son cirque ?*
4. — *Qui a peint la chapelle Sixtine, dans la cité du Vatican ? La Madone Sixtine ? La Mona Lisa ?*
5. — *Pourriez-vous indiquer les deux plus grands poèmes d'Homère ?*
6. — *Quel était le véritable nom de Buffalo Bill ?*
7. — *Lequel des animaux suivants n'hiverne-t-il pas : l'ours, le loup, la grenouille ou le serpent ?*
8. — *De quelle société, connue dans le monde entier, l'hebdomadaire « The War Cry » est-il l'organe ?*
9. — *Si vous tombiez d'un arbre et que vous vous rompiez l'omoplate, laquelle des parties suivantes de votre corps serait-elle la plus atteinte : la tête, l'épaule, le bras ou la jambe ?*
10. — *En mélangeant 1° le jaune et le bleu, 2° le rouge et le jaune, 3° le rouge et le bleu, quelles couleurs obtenez-vous ?*
11. — *Si les chiens appartiennent à la famille canine, à quelle famille appartiennent les chats ?*
12. — *Qui a dit : « Tous les jours, je vais de mieux en mieux » ?*

A QUELLE DISTANCE PEUT-ON VOIR EN MER ?

Avec l'aide de la géométrie on calcule aisément que le rayon de la terre étant de 6.366 kilomètres, si on se place de façon à mettre son œil à 1 mètre au-dessus du niveau de la mer, le rayon visuel porte à 3.570 mètres ; la courbure de la terre empêche de voir plus loin. Il convient donc de tenir compte de ce phénomène quand on veut apprécier la portée géographique d'un phare.

Les portées sont résumées dans le tableau suivant :

A 1 mètre de hauteur la portée est de 3.570 mètres.

A 2 mètres de hauteur la portée est de 5.500 mètres.

A 4 mètres de hauteur la portée est de 7.800 mètres.

A 5 mètres de hauteur la portée est de 8.700 mètres.

A 10 mètres de hauteur la portée est de 12.300 mètres.

A 15 mètres de hauteur la portée est de 15.100 mètres.

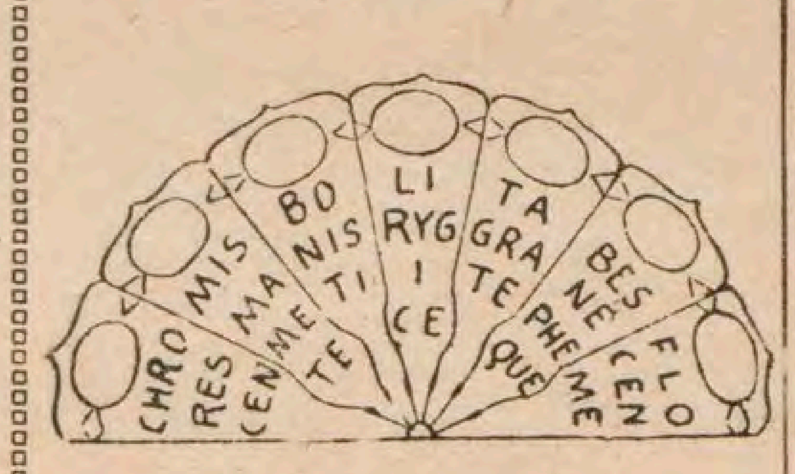
A 20 mètres de hauteur la portée est de 17.400 mètres.

A 40 mètres de hauteur la portée est de 24.600 mètres.

A 50 mètres de hauteur la portée est de 27.600 mètres.

A 100 mètres de hauteur la portée est de 39.000 mètres.

L'EVENTAIL

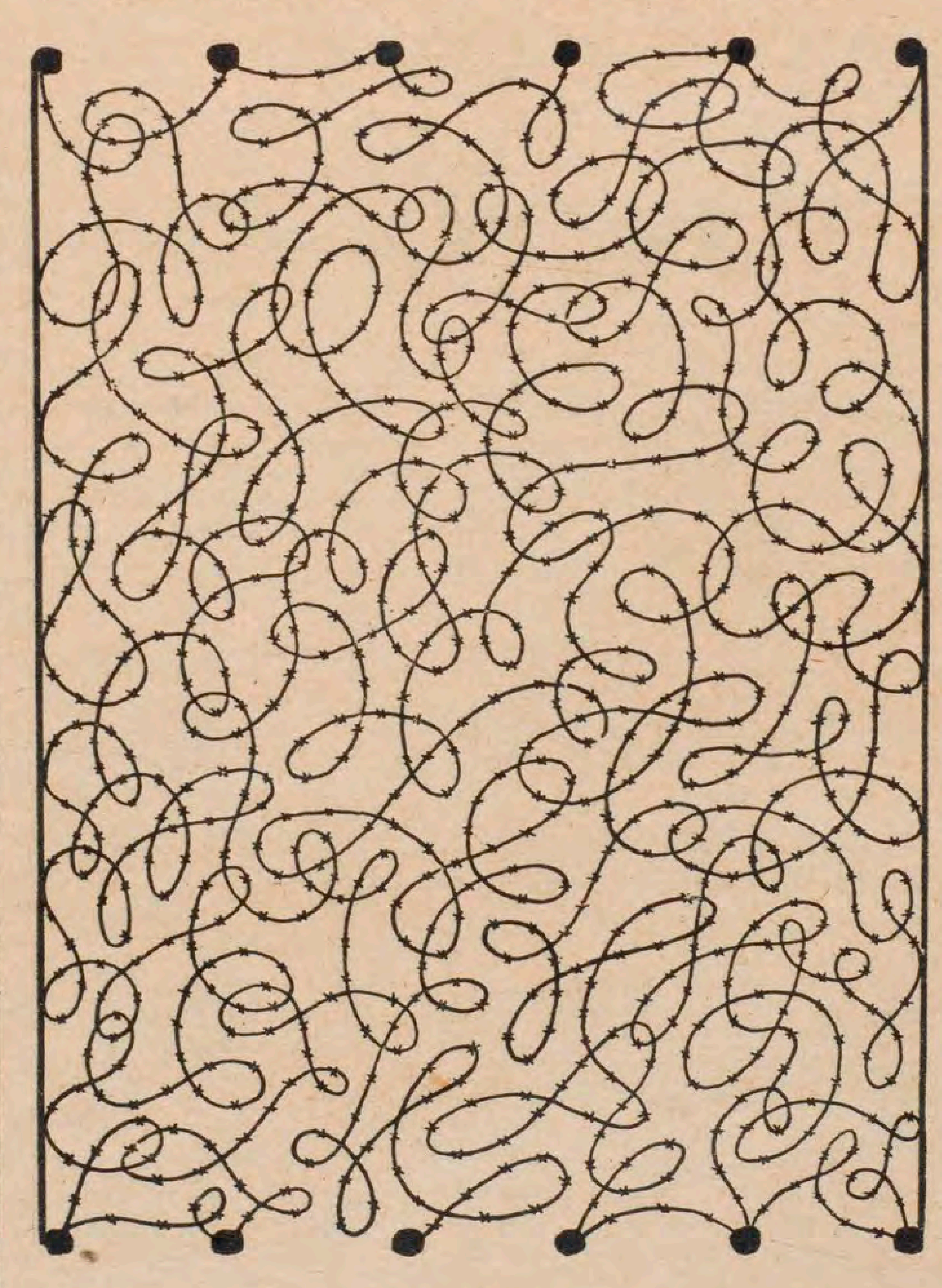


Comme originalité, une jeune femme a fait peindre sur son éventail, au lieu de fleurs ou de sujet quelconque, sept mots français, un sur chaque pli. Trois de ces mots ont cinq syllabes et quatre en ont quatre. Les mots se lisent de haut en bas, mais les syllabes initiales manquent, et les autres, tout en étant à leur place dans la circonférence par rapport au centre, ne sont pas toujours dans le pli où elles devraient être.

Il s'agit de retrouver la bonne place de chaque syllabe et les syllabes initiales qui manquent.

La jeune femme n'a qu'à retourner son éventail pour montrer la solution peinte au dos.

SANG-FROID ET INGENIOSITE...



Un boy-scout, dont la troupe s'exerçait à des manœuvres para-militaires, reçut l'ordre de se frayer un chemin à travers un réseau de fils de fer barbelés. Il devait quitter son poste d'observation situé au haut de la page, pour remettre un message à un poste situé au bas de la page.

Ses instruments pour couper les barbelés furent hors d'usage après qu'il fût parvenu à couper seulement six d'entre eux.

Quel chemin emprunta-t-il pour exécuter sa mission ?

MOTS CROISES

L'ÉTÉ

(Proposé par Antoine Morello)



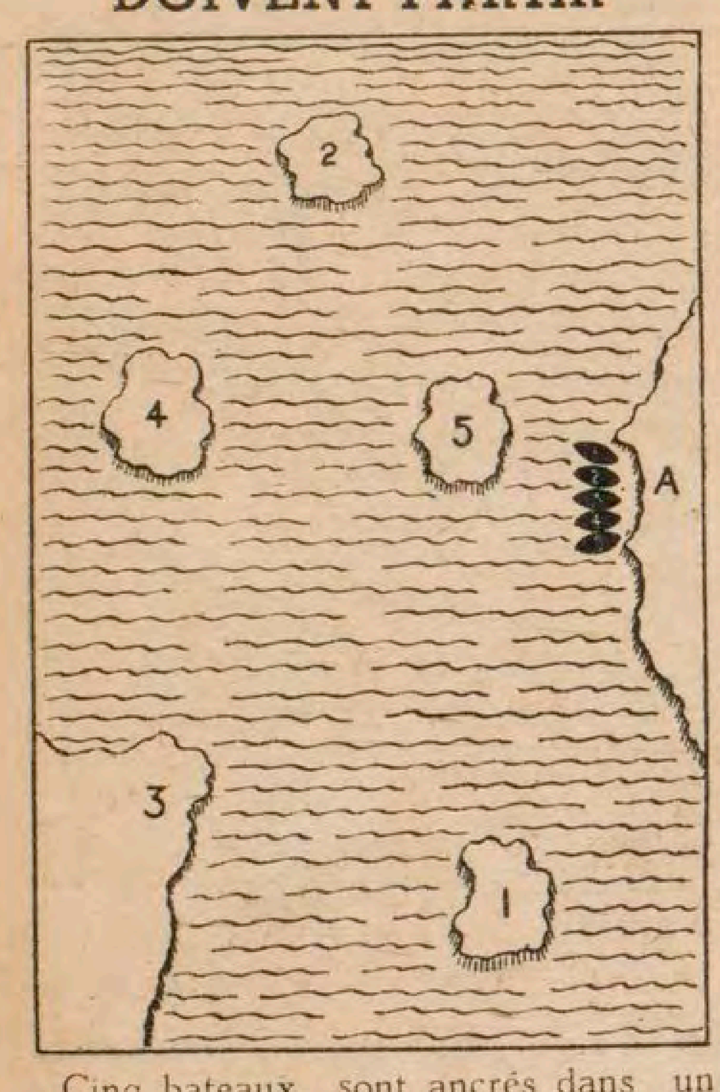
Horizontalement :

1. Prénom d'une des femmes du regretté John Gilbert. Autrefois rendez-vous des estivants, aujourd'hui rendez-vous des marins. Abréviation courante. — 2. A vu le jour. Oie sans queue. — 4. Personne bavarde. — 3. Fêtes militaires. Portés pour la plage. — 4. Deux consonnes. Pronom personnel. — 5. Sert à lancer des flèches. Phonétiquement, chef de famille. Note de la gamme. Religion chrétienne. — 6. Désert qui s'étend de l'Egypte à l'Atlantique. Article féminin. Rendu plus considérable. — 7. Ville de Syrie. Initiales d'un célèbre musicien russe, auteur d'opéras, de symphonies remarquables. Art de lancer un projectile. — 8. Le roi du chant. Nom du Bouddha, en Chine. Drame où la poésie et la musique se prêtent mutuellement. — 9. Evêque d'Orléans, défendit la ville qui porte son nom contre Attila. Pronom renversé. Répété, sert de parenthèse dans un texte. — 10. Richesse de l'Ukraine. Initiales du mari de Diana Napier. Conjonction. Homme ignorant. — 11. Deux voyelles jumelles. Même note que la première. — 12. Pratiquée surtout en été. Soulier de bal.

Verticalement :

1. Discours préliminaire en tête d'un ouvrage. — 2. Préfixe qui a la même signification. — 3. Le premier dans son genre. Voiture d'origine anglaise. — 4. Signe représentatif de la richesse, de la puissance. Nom du soleil chez les Egyptiens. D'une odeur désagréable, mais d'un grand bienfait. — 5. Rivière de France, affluent droit du Rhône. Mesure approximative. — 6. Indispensable pour la barbe. — 7. Dirigeant d'entreprises théâtrales. — 8. Siège pliant installé dans les salles de spectacle. — 10. Jeune homme qui fait l'agréable, le merveilleux. — 11. Qui reposent sur un événement incertain, qui sont soumis aux chances du hasard. — 13. Rivière d'Alsace-Lorraine, se jette dans le Rhin. Note de musique. Ravit, enleva. — 14. Ancien dialecte. Arbre toujours vert. — 15. Fleuve d'Italie. Maladie du foie. — 16. Mot, maxime. Le propre de l'homme, d'après Rabelais. — 17. Nouvelle existence donnée à une institution.

CINQ BATEAUX DOIVENT PARTIR



Cinq bateaux sont ancrés dans un même port. Chacun d'entre eux doit livrer sa précieuse cargaison à une destination différente. Mais les mers étant infestées par les mines et les sous-marins, aucun de ces bateaux ne doit couper la route suivie par l'autre.

Comment le bateau n° 1 s'y prendra-t-il pour atteindre l'île n° 1 ? Et le bateau n° 2 l'île n° 2, le bateau n° 3 l'île n° 3, et ainsi de suite ?

Le problème n'est pas si aisé qu'il le semble. Si, après avoir essayé, vous n'êtes pas parvenu à piloter ces navires, cherchez la solution en page 23.

REFLECHISSEZ RAPIDEMENT

Voulez-vous avoir une idée de la rapidité de votre esprit ? Répondez aux deux questions suivantes, en moins de trente secondes.

1. — Lequel des nombres suivants ressemble-t-il à son voisin ?

a.	8213434	8213234
b.	6182414	6182414
c.	9732481	9732431

2. — Si Nelly se lave deux fois plus vite que Grace et moitié moins vite que Jane, qui finira la première ?

ON PARLE BEAUCOUP DE MILLIARDS

Un statisticien, qui avait, sans doute, du temps à perdre, s'est amusé à calculer le nombre de lettres qu'il faudrait employer pour écrire la suite naturelle des nombres jusqu'à un milliard.

Pour écrire tous les nombres, depuis l'unité jusqu'à un milliard, il faudrait 45 milliards 32.998.006 lettres, et, en supposant que l'on imprimât ces nombres, on constituerait une bibliothèque de plus de cent mille volumes d'un grand format. Le plus curieux, c'est que ces nombres forment un total de 13.235.000.002 syllabes. En supposant que l'on puisse dire deux cent cinquante syllabes à la minute, il faudrait plus d'un siècle, près de cent un ans, pour énumérer jusqu'à un milliard. Encore faudrait-il ne prendre aucun repos, commencer au certificat d'études et devenir plus que centenaire.

Féminités

Connaissez-vous LE « MAD HATTER PARTY » ?

Cette nouvelle mode a été lancée en Amérique, à Hollywood plus exactement, par la star Maureen O'Hara, l'héroïne de « Jamaica Inn » et de tant d'autres films à succès.

Mais, me demanderez-vous, qu'est ce qu'un « Mad Hatter Party » ? Eh bien, c'est une réception que l'on donne chez soi et où l'on peut faire faire à ses invités un tas de choses excentriques et originales, à condition de savoir garder malgré tout le sens des proportions et de ne pas pousser trop loin la plaisanterie.

Comme je le disais plus haut, c'est à Maureen O'Hara que l'on doit cette innovation. Son premier party a obtenu un tel succès qu'elle a été obligée d'en organiser un chaque quinzaine. Petit à petit, la mode s'en est répandue à travers toute l'Amérique et aujourd'hui, deux mois seulement après sa création, chaque maîtresse de maison qui se respecte doit organiser un « Mad Hatter », sous peine de se voir traiter d'arriérée par ses connaissances.

Voici le programme d'un de ces parties : avant tout, il faut envoyer les invitations. Pour cette petite cérémonie, point n'est besoin de papier bristol ou de parchemin. On prend soi-même un gros papier blanc et l'on y découpe soit des fleurs : marguerites, pensées, soit des plantes : trèfles, chèvrefeuilles, soit encore d'amusants animaux : corbeaux, pingouins, alouettes, etc... Tout est une question d'intelligence et de savoir-faire de la part de l'expéditeur et aussi, il faut le reconnaître, de capacité, car tout le monde ne possède pas le don de savoir efficacement tailler des silhouettes dans des morceaux de papier.

Lorsque tout est prêt, on écrit sur chacun de ces papiers : « Je vous attends chez moi, le... à X heure » et l'on signe. C'est tout...

Et voilà pour les invitations.

Reste maintenant à organiser la distraction des invités : voici deux concours amusants qui intéresseront tout le monde et feront passer une très agréable soirée même aux plus moroses.

D'abord, un concours de sculpture. Pour ceci, il vous faudra avoir quelques okes de pommes de terre de grande taille et de formes variées. Chaque invité recevra trois pommes de terre et un canif bien aiguisé (à défaut de canif, un couteau tranchant fera l'affaire). Voici maintenant les règles du concours : il faut que chacun puisse, dans l'espace de 45 minutes, sculpter dans les pommes de terre soit une plante, soit un animal, un fruit, ou n'importe quel objet à son choix. S'il abîme deux pommes de terre, il doit absolument tirer parti de la troisième, sous peine de se voir exclu du concours. Il faut aussi que les déchets des pommes de terre soient assez grands pour pouvoir être frits (rien ne doit se perdre en temps de guerre). On doit bien préciser qu'au bout de 45 minutes, les couteaux et canifs seront retirés aux assistants et veiller à ce que certaines personnes n'essayent pas de tricher en taillant, par exemple, une banane dans une pomme de terre, travail qui prendra, tout au plus, cinq minutes. Il faut que tout le monde travaille juste pendant 45 minutes.

Quand les « sculptures » sont prêtes, on les aligne sur un buffet, puis l'on distribue à tout le monde des papiers et des crayons. Chacun doit voter pour l'objet le mieux taillé et qui, selon lui, mérite le premier prix. Le gagnant reçoit une récompense.

Le deuxième concours est tout aussi amusant : il s'agit de confectionner des chapeaux de forme aussi excentrique que possible. La maîtresse de maison met à la disposition des invités des aiguilles et des fils de toutes les couleurs, de vieilles plumes, des fleurs venues de l'on ne sait où et de ce papier frisé que l'on vend dans toutes les librairies et qui doit servir à la confection des chapeaux.

Ce concours, étant plus difficile que le précédent, réclamera une heure et demie. Tout le monde travaillera sans parler et il est défendu de faire des suggestions ou des remarques, si l'on ne veut pas être exclu du jeu.

Quand les « créations » sont prêtes, chacun se coiffe du couvre-chef inventé (il est indispensable que le créateur porte le chapeau qu'il a inventé). On vote pour la coiffure la plus folle et le gagnant reçoit aussi un prix.

Voilà pour le concours. Reste maintenant à fixer le menu. D'habitude, un buffet composé de boissons diverses et de sandwiches satisfait les plus difficiles. Mais pour ce soir-là il faudra avoir recours à d'autres refraîchissements : des jus de tomates, d'oranges, de fraises, de citron feront l'affaire. « Pas de boissons alcoolisées » est une des principales règles des « Mad Hatter ». On servira des sandwiches divers et, si on le désire, on pourra également offrir les deux salades suivantes qui sont délicieuses :

1) Poivrons farcis : prenez des poivrons de grosse taille, enlevez la queue et les grains qui se trouvent à l'intérieur. Achetez des salaisons mixtes que vous découperez en petits dés et avec lesquels vous remplirez vos poivrons. Versez de la mayonnaise, fortement assaisonnée sur le tout. Servez très froid.

2) Tomates farcies : prenez des belles tomates très fermes, enlevez la partie supérieure et videz l'intérieur. Remplissez de thon, versez dessus une mayonnaise bien relevée et garnissez avec des tranches de salaisons.

Vous verrez de quelle manière vos invités vous remercieront si vous leur offrez un « Mad Hatter Party. » Tout le monde commence à en avoir assez de ces soirées mondaines et ennuyeuses où l'on sourit et danse sur commande « parce qu'on est là pour s'amuser », tandis que quelque chose de nouveau, d'inédit, sera apprécié par tout le monde et vous pourrez amuser follement vos invités. Si vous avez de la fantaisie, inventez vous-même des concours dans le genre de ceux que je vous ai cités plus haut. Là aussi tout est question d'imagination et d'esprit d'organisation...

ANNE-MARIE

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Emma E. »

Puisque le jaune est une couleur qui vous va si bien, pourquoi ne feriez-vous pas teindre votre tailleur défraîchi en un jaune plus foncé ? Vous pourriez également le teindre en bleu marine et le porter avec des chemisettes blanches. Tout est une question de goût dans ce domaine.

Nièce « Vincentine »

Il est indispensable que votre enfant ne soit pas en contact avec des tuberculeux, même munis de pneumothorax. Il pourrait facilement contracter lui-même ce mal puisqu'il est faible de poitrine. Faites comprendre cela délicatement à votre belle-sœur, elle vous approuvera si elle est intelligente ; sinon, eh bien, tant pis pour elle, car la santé de votre petit doit passer avant toutes autres considérations.

Nièce « Fleur de Lorraine »

Pour guérir la séborrhée de vos cheveux, il faut faire des frictions tous les huit jours avec un coton imbibé d'huile de cade ou d'huile de cèdre. Le lendemain, faites un bon savonnage et rincez avec une décoction de bois de Panama. Puis, pour empêcher vos cheveux de foncer, rincez-les à la camomille allemande, si vous en trouvez encore sur le marché.

Nièce « Impatiente »

Vous pouvez permettre à votre fille la lecture de « Mon petit Trot » et de « La petite sœur de Trot » d'André Lichtenberger. Ce sont des livres charmants qui lui plairont.

Nièce « Poursuivant des chimères »

Cessez donc de vivre dans la lune. Votre mari a raison : revenez un peu sur terre. Vivez normalement et, surtout, nourrissez-vous moins de romans d'amour. Ils vous faussent trop l'esprit et vous empêchent de goûter à votre propre bonheur.

Nièce « Myrtha de Russie »

Je le regrette beaucoup, ma chère nièce, mais vous avez dû remarquer déjà que je refuse toutes discussions politiques dans les colonnes de cette rubrique.

Nièce « Je lui ai donné mon cœur »

Ce n'est pas parce que celui que vous aimez a dansé trois fois de suite avec une même jeune fille, que vous devez en conclure qu'il l'aime plus que vous. Soyez raisonnable, voyons. Le fait de bavarder avec une personne et de danser pendant une demi-heure avec elle ne signifie rien. Soyez plus moderne. Que diable ! nous vivons au XXe siècle, après tout...

Nièce « Vieillirai-je avant l'âge ? »

Pour détendre votre visage, appliquez un cataplasme que vous ferez avec une bouillie de fécule au lait assez épaisse ; hachez ensuite huit ou dix feuilles de laitue verte et ajoutez-les à la bouillie. Faites chauffer le tout et étalez cette pâte dans une étamine repliée en deux. Appliquez bien chaud sur le visage et gardez-le pendant un quart d'heure, en restant allongée. Passez ensuite une lotion tonique ou astringente.

Nièce « Cuisinière désireuse d'apprendre quelque chose de nouveau grâce à Anne-Marie »

Faites des petits pots de crème à la banane. Pour six personnes, voici les proportions nécessaires : 125 grammes de crème fraîche, 2 blancs d'œufs, 1 jaune et une banane. Faites macérer dans un peu d'eau, additionnée de kirsch et de sucre, la banane coupée en rondelles. Battez les blancs en neige très ferme, mélangez-les avec la crème fraîche, ajoutez le jaune. Sucre à volonté. Mettez le tout dans des petits pots à crème ou dans des tasses à thé. Ajoutez de la banane dessus. Gardez dans un endroit très frais.

Nièce « Virginia d'Alexandrie, devenue cairote à présent »

Pour laver la flanelle sans qu'elle jaunisse, voici ce que vous devez faire : délayez 2 cuillerées de farine dans 2 litres d'eau de savon, chauffez et versez bouillant sur l'étoffe, frottez ensuite normalement. Ce procédé si simple permet de conserver indéfiniment la blancheur aux flanelles.

Nièce « Flamande »

Voici une idée originale : quand vous avez des bouts de ficelle multicolore, ne les jetez pas. Lorsque vous en aurez en quantité suffisante, prenez un gros crochet et, au point de demi-bride, tricotez des ronds, des petits napperons qui vous serviront de dessous de bouteilles ou de vases. Harmonisez autant que possible les couleurs et ces petits dessous de plats auront un air exotique très amusant et, surtout, très nouveau.

Nièce « Fille d'Eve qui veut plaire »

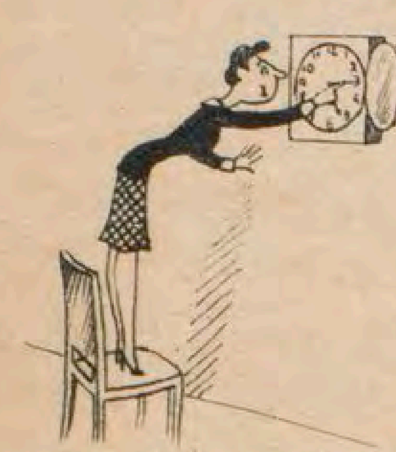
Envoyez-moi vos nom et adresse et je vous indiquerai un institut de beauté.

TANTE ANNE-MARIE

Les 6 meilleurs moyens

POUR PERDRE VOTRE EMPLOI

Jusqu'à présent je vous ai toujours donné des conseils sur la meilleure manière de conserver vos travaux, chères lectrices. Mais, aujourd'hui, puisque nous avons « une heure d'oubli », je vais vous indiquer ce qu'il faut faire pour perdre sûrement votre emploi. Lisez cet article, mais ne suivez pas les suggestions émises, car cela pèserait sur ma conscience...



Vous voulez une augmentation. Allez trouver votre patron, portez une robe à la Mae West et une coiffure faite de bouclettes savantes. Roulez des œillades langoureuses et dites-lui que, s'il ne vous donne pas une augmentation, vous irez ailleurs, car vous en avez assez de sa sale boite. S'il n'a pas l'air de comprendre, précisez que sa tête ne vous plaît pas et qu'elle vous rappelle étrangement celle d'un phoque, d'un chameau ou de n'importe quel autre animal.



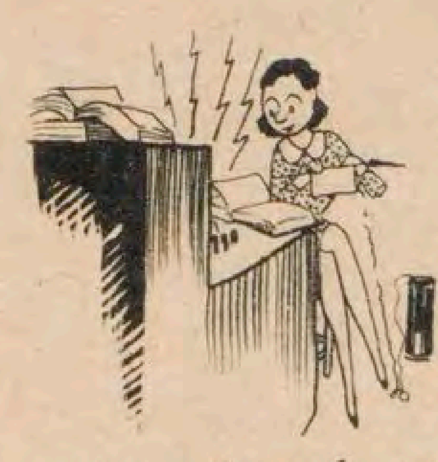
Vous êtes préposée au téléphone et votre patron, qui est un homme d'affaires célèbre, demande une communication toute les quelques minutes. Laissez-le sonner et, pour vous distraire, commencez un tricot ou bien plongez-vous dans la lecture du dernier roman en vogue. Au bout d'une demi-heure, si la sonnerie se fait trop insistante, repondez « Laissez-moi tranquille » et plongez-vous dans vos occupations. Si votre patron insiste, donnez-lui trois fois de suite un faux numéro... Il comprendra...



Vous arrivez au bureau avec presque deux heures de retard. Votre patron vous appelle et vous demande des explications. Prenez un petit air mystérieux, quittez furtivement son bureau et revenez-y, au bout de quelques minutes, avec tous vos achats. Faites-lui admirer cet amour de petit chapeau que vous venez d'acheter, au prix d'occasion, et qui vous va si bien. Mettez-le sur votre tête et demandez l'avis de votre employeur en lui souriant d'un air angélique.



Vous quittez votre bureau à six heures, chaque jour. Aujourd'hui, vous avez un rendez-vous avec votre amoureux, votre flirt ou une amie et vous avez décidé de vous y rendre à six heures très précises. Que faire? Eh bien, avancez tout simplement la montre du bureau d'un quart d'heure. Continuez cette petite opération régulièrement pendant une semaine. Elle donnera des résultats excellents.



Il vous a demandé de changer le ruban de sa machine à écrire. Cela vous ennuie, car vous n'aimez pas salir vos doigts. Mettez-vous à sangloter, traitez-le de sans-cœur, poussez des cris, ameutez tout le reste de vos collègues et demandez leur aide en traitant votre patron de tous les noms permis et même... défendus. Prenez tout le monde à témoin de votre infortune, vous, pauvre fille incomprise. Semez le désordre autour de vous et distrayez autant que possible l'attention de vos collègues, de façon à ce que le travail ait du retard.



Un dossier manque, des contrats sont perdus... Malheur... Vous n'avez pas envie de faire des recherches sérieuses? Qu'à cela ne tienne. Prenez une bouteille de benzine, arrosez abondamment les classeurs, jetez une allumette et, au bout de quelques minutes, commencez à crier « Au feu » de toute votre voix. Ce moyen est radical. Vous pouvez aussi, pour changer un peu, mettre les dossiers en pièces, jeter le tout dans le panier à papier et y mettre ensuite le feu. Tout est question de fantaisie dans ce domaine.

SOLUTIONS

DES PROBLEMES PUBLIES EN PAGES 18, 19, 20, 21

FAITES UN EFFORT...

1. Elle dépend de la Grande-Bretagne et non du Canada. — 2. William Shakespeare. — 3. Vingt-quatre. — 4. Ignace Jan. — 5. Le « Titanic » qui heurta un iceberg. — 6. Londres. — 7. Hollandais, Français, Italien. — 8. Sud-américaine. — 9. Pour enregistrer les secousses provenant des tremblements de terre. — 10. D'une femme. — 11. Environ le 21 mars et le 22 septembre. — 12. Bermude. — 13. Des monnaies anciennes. — 14. Leur prénom : William. — 15. Le Grand Danois, le Mâtin, le Saint-Bernard.

LA MOUSTACHE A TRAVERS LES AGES

1. François-Joseph. — 2. Clark Gable. — 3. Napoléon III. — 4. Moïse, par Raphaël. — 5. Clemenceau. — 6. Richelieu. — 7. Socrate. — 8. Charlie Chaplin.

QUELLES SONT CES ILES ?

1. Les Hébrides. — 2. Shetlands. — 3. Sardaigne. — 4. Iles Baléares. — 5. La Réunion. — 6. La Guadeloupe. — 7. Crète. — 8. Célèbes. — 9. Tasmanie. — 10. Haï-Nan.

QUE SAVEZ-VOUS DE...

1. Sur le Nil Bleu, près de Makwar, au Soudan ; construit en 1926, il mesure 128 pieds de hauteur, et a une capacité de cent quarante millions de gallons.

2. Jeanne d'Arc est née à Domremy, village français, situé dans les Vosges.

3. La capitale du Pérou.

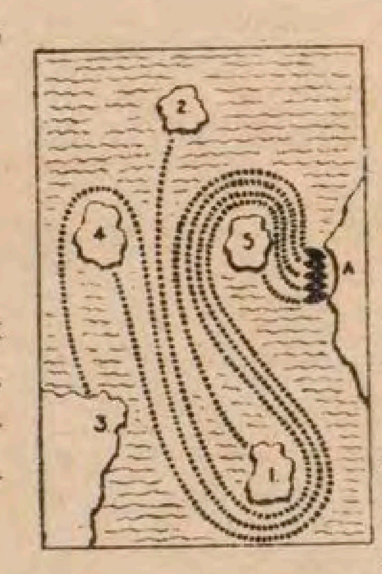
4. Un groupe impressionnant de bâtisses construites dans le plus pur style gothique à Ottawa.

5. République de l'Amérique du Sud, sur la côte Pacifique, et dont la capitale est Quito.

6. Le continent nord-américain, en 1497.

LE PEPINIERISTE...

Aune, saule, chêne, ifs, buis, pin, orme, noyer.



CINQ BATEAUX DOIVENT PARTIR...

Les bateaux sont arrivés à bon port, en suivant les routes telles qu'elles sont indiquées par les lignes en pointillé.

L'EVENTAIL



LES « MOTS CROISES SANS NOIRS »

Horizontalement :

1. Fratricide. Elancés. — 2. Ras. Sain. Nature. Etoile. — 3. Oracle. Epissure. Eden. — 4. Ceans. Sconse. Ere. Elues. — 5. Ain. Néo. Oh. Hue. Eisenach. Ha. — 6. Ides. S. C. Ca. Aeroplane. EE. ET. — 7. Nef. Flanc. Ca. An. Nia. Alcali. — 8. Aria. Aigris. Soï. Ile. En. Néo. — 9. Née. EV. Vrai. Ira. Ans. Sacs. San. — 10. Ouf. Foe. Ebee. En. Na. Aiguë. Eus. — 11. Ino. Onc. Clouer. Réélire. — 12. Ri. Ici. Io. Oestre. Entends. — 13. Aere. Reluire. Epée. Emeri. — 14. Tsarien. Nolis. Slave. El. — 15. Ra. Au. Ur. Es. Sépulture. Eus. — 16. Eu. Ut. Tertre. Er. Réuni. Deux voyelles. Axe.

POUVEZ-VOUS REPONDRE ?

1. L'eau. — 2. L'océan Pacifique et la mer Caraïbe. — 3. Tom Thumb (Pouce). — 4. Michel-Ange, Raphaël, Da Vinci. — 5. L'Iliade et l'Odyssée. — 6. William F. Cody. — 7. Le loup. — 8. L'Armée du Salut. — 9. L'épaule. — 10. Vert, orange, pourpre. — 11. Féline. — 12. Emile Coué.

REFLECHISSEZ RAPIDEMENT

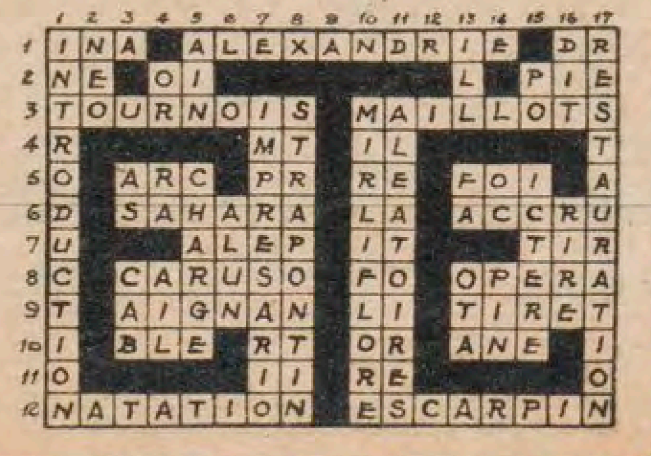
1ère question : — C'est la paire B.

2ème question : — Jane.

COMMENT SONT MORTES...

1. J. — 2. D. — 3. C. — 4. I. — 5. A. — 6. A. — 7. E. — 8. D. — 9. A. — 10. D. — 11. E. — 12. E. — 13. H.

L'ETE





ELLES ONT OUBLIE LEURS SOUCIS... ET VOUS ?

On ne peut constamment penser à la guerre. Il est utile, il est indispensable même que, de temps en temps, nous ouvrions notre esprit à des idées moins graves. A ceux qui seraient tentés de l'oublier, ces trois charmantes artistes, saisies par l'objectif sur l'une des plages de Californie, rappellent la nécessité qu'il y a à s'évader régulièrement de ses soucis et à s'offrir à soi-